

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

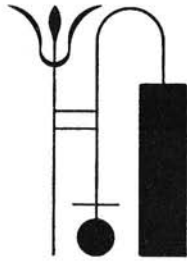
	Pages.
G. DOUIN.....	La conquête du Soudan (1820-1822)... 314
CLAUDE TAHA HUSSEIN.....	Sur une fresque de Saqqarah. (Tombeau de Méhou) 443
J. THIBAUT-CHAMBAULT....	La littérature animalière et la psychologie des bêtes (<i>suite</i>) 447
R. P. MARGOT.....	Les hommes de demain..... 481
JEAN GUILLON.....	A propos du cinquième livre de Rabelais. 487
MARINA ANDRÉ SACOPOULO.	Sainte Marina dans l'Hagiographie et l'Icographie..... 494



ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN

AGENDAS POUR 1944

la plus belle série d'Agendas publiés en Égypte



FABRIQUE : 8-16 RUE SHALDJIAN — LE CAIRE

ADMINISTRATION : 21 RUE SOLIMAN PACHA

TÉLÉPHONES : 47815 - 47404



MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Français du Caire

2, Rue El-Hawayati

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale.

Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

Lycée Français d'Alexandrie

Chatby

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes.

Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS
DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU MARDI 2 OCTOBRE 1944.

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Franco-Égyptien

Avenue Fouad I^{er}, HÉLIOPOLIS

LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

Collège Français de Garçons

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

Collège Français de Jeunes Filles

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets.

Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS
DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU MARDI 2 OCTOBRE 1944.

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

LA CONQUÊTE DU SOUDAN

(1820-1822).

L'histoire politique et militaire du règne de Mohammed Aly se divise en périodes bien tranchées. De 1805, date où il fut nommé Pacha du Caire, jusqu'à 1811, il conquiert l'Égypte sur les Mamelouks. De 1811 à 1818, il soumet les Wahhabites en Arabie, à la demande de la Sublime Porte. De 1820 à 1822, il conquiert le Soudan pour son propre compte. Puis, de 1824 à 1828, il s'efforce à l'appel du Sultan de soumettre les Grecs insurgés. Enfin de 1831 à 1841, il conquiert sur la Turquie, occupe et perd la Syrie au cours d'opérations retentissantes qui mettent son nom en vedette dans l'Europe entière. De cette vie si remplie d'événements, nous n'examinerons qu'un seul acte aujourd'hui, la conquête du Soudan, qui fut le point de départ d'un empire auquel le Khédivé Ismaïl donna une extension prodigieuse qui reste un grand titre de gloire pour l'Égypte. Le sujet est fort vaste et je devrai, pour une courte étude, me contenter d'en montrer quelques aspects. Je me baserai à cet effet sur les récits des voyageurs du temps, notamment sur celui de Cailliaud qui accompagna Ismaïl pacha jusqu'au *Fazogle*, sur les journaux inédits de Linant et de Ricci et surtout sur les riches archives du Palais d'Abdin qui renferment, dans leurs registres et leurs cartons, toute l'histoire de l'Égypte au XIX^e siècle.

Voyons tout d'abord quels sont les motifs qui poussèrent Mohammed Aly à la conquête du Soudan ?

Bien des raisons ont été assignées à cette conquête :

Raisons d'ordre politique, telle que la suppression des Mamelouks qui, évincés de l'Égypte en 1811, s'étaient réfugiés au Dongola dont ils étaient devenus les maîtres ;

Raisons d'ordre économique, comme le développement du commerce entre l'Égypte et le Soudan ;

Raisons d'ordre géographique, telle que la découverte du cours du Nil Blanc encore enveloppé d'un profond mystère ;

Raisons d'ordre militaire, le vice-roi voulant par ces opérations se débarrasser de la soldatesque indisciplinée qui formait son armée.

Il est bien certain que le vice-roi ne resta étranger à aucun de ces motifs ; toutefois il en est deux qui dominent tous les autres, ainsi qu'il ressort de sa correspondance. Mohammed Aly voulait de l'or pour remplir ses coffres et des nègres pour se constituer une nouvelle armée.

Que le Soudan fût riche en or, c'est ce qu'affirment les voyageurs qui parcoururent le pays à cette époque. L'or se vendait librement sur le marché de *Chendi*. On savait qu'il venait du royaume de Sennar, et plus précisément du *Fazogle*, province située au sud de ce royaume sur les confins de l'Abysinie. Or Mohammed Aly avait besoin d'or pour alimenter son trésor, et pourvoir aux dépenses que comportait la transformation, ou, pour employer une expression du temps, la régénération de son pays.

Il avait besoin de nègres pour se former une armée nouvelle, depuis que les Albanais et les Turcs dont il s'était servi pour vaincre les Mamelouks dans la vallée du Nil et les Wahhabites dans les déserts de l'Arabie, s'étaient montrés indociles, rebelles à toute transformation, incapables de s'assimiler la discipline et la tactique en usage dans les pays d'Occident. L'idée d'instituer des troupes réglées était alors assez

répandue en Orient et il était certain que celui des pachas turcs qui arriverait le premier à la réaliser, s'assurerait sur ses congénères une supériorité d'armement qui lui permettrait d'asseoir sa suprématie dans cette partie du globe. Or Mohammed Aly était ambitieux et rêvait pour l'Égypte et pour lui-même de grandes destinées.

Sa résolution prise, le pacha marcha résolument de l'avant. Dans les premiers mois de l'année 1820 il constitua son armée et en confia le commandement à son troisième fils Ismaïl pacha.

Ce prince était alors âgé de 25 ans. Les étrangers qui l'ont connu le représentent comme un jeune homme courageux, généreux quand la politique l'exigeait, doué d'une intelligence vive, aimant à s'entourer d'Européens auxquels, d'ailleurs, il ne se confiait pas entièrement; ces qualités étaient contre-balancées par quelques défauts inhérents à la jeunesse; Ismaïl était orgueilleux, ou plutôt présomptueux, volontaire et obstiné; son père, nous le verrons, dut lui faire maintes remontrances à ce sujet. Enfin il avait un défaut dans la conformation du palais qui lui rendait extrêmement difficile l'articulation des mots et rendait son langage peu distinct.

Mohammed Aly plaça auprès de lui des officiers éprouvés comme Koudja Ahmed agha et Abdin kâchef. Il lui confia une armée de 4.000 hommes environ, formée d'Osmanlis, d'Arabes Bédouins, de Moghrébins et d'Ababdé, et comprenant des cavaliers, des fantassins, et une dizaine de pièces d'artillerie. Toutes les troupes se trouvèrent réunies à Assouan dans la seconde quinzaine du mois d'août 1820. « Les rives qui avoisinent *Syène*, écrit Cailliaud, étaient bordées de barques et couvertes de troupes, de tentes, de chameaux, de cavalerie, de bagages, de munitions et d'artillerie; tout annonçait la guerre qu'on allait porter chez les peuples de Nubie. Ces préparatifs avaient quelque chose d'imposant;

les cris des animaux, les acclamations du peuple, le chant des Albanais, la musique des timbales et des flûtes, le bruit des tambours : tout tendait à émouvoir les sens, à électriser l'imagination. »

L'armée n'éprouva aucune difficulté à traverser cette partie de la Nubie qui s'étend d'*Assouan* à *Wadi Halfa*. Depuis qu'Ibrahim pacha avait rejeté les Mamelouks au sud d'Assouan, les troupes égyptiennes avaient pénétré dans le pays et ramené à l'obéissance ses kâchefs qui se virent obligés de payer désormais un tribut régulier. Au delà de Wadi Halfa, qu'Ismâïl pacha quitta au début d'octobre 1820 et jusqu'au *Dongola*, l'avance ne rencontra non plus aucune résistance : l'agha qui commandait l'île de Say se soumit sur le champ ; dans le *Dar Mahas* le cheikh Mohammed prit la fuite tandis que, plus au sud, le melek Zobeyr faisait sa soumission ; Tombol, melek d'*Argo*, avait déjà député auprès des Égyptiens pour demander l'aman. Quant aux Mamelouks du *Dongola*, ils avaient quitté leur royaume éphémère ; les uns s'étaient soumis au vice-roi avant même que l'armée ne s'ébranlât ; les autres s'étaient enfuis vers *Chendi*, d'où ils gagnèrent le Kordofan ; et rien ne subsista de l'orgueilleuse milice qui avait si longtemps tenu en échec la puissance de Mohammed Aly. Après leur départ, le *Dongola* avait été réoccupé par les *Chaïghié* ; l'avant-garde du pacha délogea rapidement ces derniers de leur position et les poursuivit pendant trente heures jusqu'à *Handak* où ils repassèrent le Nil pour s'enfoncer dans le désert.

Les *Chaïghié* formaient une peuplade qui habitait la branche ascendante du Nil depuis Korti au sud jusqu'en amont de la quatrième cataracte. Le pays était riche, bien cultivé et dominé par les châteaux-forts de ses meleks, seigneurs féodaux qui tenaient leurs paysans en servage. Chaouss et Zobeyr, les principaux d'entre eux, commandaient à ce peuple belliqueux qui pouvait mettre en ligne 2.000 cavaliers et plusieurs

milliers de fantassins. Redoutés par toutes les populations de la vallée du Nil, les *Chaïghîé* avaient poussé leurs incursions et leurs déprédations en amont jusque *Berber*, *Chendi* et même *Halfaya*, en aval, jusqu'au Dongola ; ils étaient le fléau des caravanes du désert ; au demeurant, un peuple de culture islamique qui respectait beaucoup ses savants et possédait des écoles où toutes les sciences qui font partie du cours des études musulmanes étaient enseignées.

Si Ismaïl pacha espérait soumettre les *Chaïghîé* par la persuasion, il fut détrompé lorsqu'il arriva à *Vieux-Dongola*. Il est vrai qu'en gage de soumission, les Égyptiens exigeaient des *Chaïghîé* la livraison de leurs armes et de leurs chevaux. C'était là une demande à laquelle ne pouvaient consentir ces hommes fiers. L'entente se révélant impossible, il fallut recourir à la force. Le combat eut lieu le 4 novembre 1820 près de *Korti*. Ismaïl pacha disposait d'un millier d'hommes environ tous montés, les *Chaïghîé* de 3.000 hommes dont un tiers de cavaliers. Avant l'action, le pacha demanda à ses généraux s'ils voulaient combattre à leur manière ou à la sienne, question à laquelle *Abdin kâchef* répondit que pendant les nombreuses années où il avait été soldat, il n'avait jamais combattu d'une manière différente de celle de son chef. Ismaïl forma alors ses *Bédouins* et ses *Moghrébins* en deux groupes ; derrière le premier il mit son *selehdar* et derrière le second il plaça *Abdin kâchef*. Les *Chaïghîé* de leur côté se formèrent en deux groupes, mais tandis que l'un d'eux, fort de 600 cavaliers et fantassins attaquait les *Moghrébins*, le second, fort de 2.400 hommes, attaquait *Ahmed agha* et les *Bédouins*. La vivacité de leur attaque, jointe à leur supériorité numérique, fut telle qu'ils enfoncèrent les *Bédouins* qui se replièrent sur l'arrière. *Abdin kâchef*, de l'angle opposé du carré où il se trouvait, s'avança à leur secours avec sa troupe. Tandis qu'il combattait, les *Bédouins* se rallièrent derrière lui. Les *Moghrébins*, de leur côté, avaient été éga-

lement malmenés. Quoique fortement éprouvés par le tir des armes à feu, les Chaïghié renouvelèrent leurs attaques et, par trois fois, on vit Abdin kâchef charger en personne et se jeter au milieu des ennemis. Enfin les cavaliers Chaïghié tournèrent bride, laissant l'infanterie aux prises avec les Égyptiens. « Ces pauvres gens, rapporte Cailliaud, la plupart sans armes, fanatisés par un prétendu saint qui leur avait persuadé que les balles ne tuaient point les vrais croyants, étaient accourus, avec une confiance aveugle, se précipiter sous le feu des Turcs. Tous s'étaient munis de cordes pour enchaîner les Turcs, dont ils ne supposaient pas avoir à redouter une résistance sérieuse. Enfin la crédulité de ces malheureux était poussée au point qu'après le combat, on en vit quelques-uns, pleins de l'intime conviction qu'ils s'étaient rendus invisibles par leurs talismans et leurs sortilèges, pénétrer dans le camp des Turcs avec une assurance telle que ceux-ci les prirent pour des djellabs, amis du prince. Leur projet ne tendait à rien moins qu'à s'emparer de ce prince et à le garrotter avec leurs cordes. Enfin, ils furent reconnus et arrêtés au moment où ils approchaient de sa tente, et, ce qui les surprit le plus, ce fut que leurs amulettes ne les eussent pas protégés jusqu'au bout. Interrogés sur ce qu'ils auraient fait du pacha, s'ils étaient parvenus à l'enlever, ils dirent qu'ils l'auraient envoyé à son frère, de qui ils ont une haute opinion comme le vainqueur des Wahhabites. On en vit d'autres, atteints de plusieurs balles et pouvant à peine se soutenir, s'en moquer comme d'une bagatelle dont ils se disaient sûrs de ne pas mourir. Il est vrai qu'en général ils étaient ivres : quelques-uns même se précipitaient au devant des coups, tenant à la main un vase rempli de liqueur enivrante, et paraissant aussi joyeux que s'ils eussent assisté à une fête. Les uns jetaient, en signe de mépris, de la terre à la tête des Turcs ; les autres, les saluant comme leurs frères en religion, leur adressaient le *salam aleykoun*. Huit cents de ces

malheureux restèrent sur le champ de bataille ; il ne périt pas plus de 50 cavaliers ; tous les autres échappèrent par leur agilité. Le pacha eut 30 morts et 80 blessés.»

La victoire de *Korti* ouvrait aux Égyptiens le pays des Chaïghié. Il fallut toutefois un second combat qui eut lieu le 2 décembre 1820 au mont Dager pour briser définitivement leur puissance. Les meleks se virent alors contraints de battre en retraite et d'abandonner leurs puissants châteaux-forts. Au cours de cette fuite précipitée, se produisit un épisode dont l'histoire a conservé le souvenir et qui montre le sens politique d'Ismail pacha. « A la suite du combat, rapporte Cailliaud, des femmes effrayées, cherchant à se sauver du château, furent rencontrées par des Bédouins ; surpris de la beauté de l'une d'entre elles, ils l'arrêtèrent ; c'était la fille du melek Zobeyr. Safia, c'était son nom, n'avait que seize ans ; sa figure, malgré sa couleur rembrunie, était douce et agréable ; rien n'égalait la beauté de ses traits et l'élégance de ses formes ; elle ne portait pour vêtement qu'une petite trousse en ceinture, garnie de coquilles, symbole de sa virginité. Tant de charmes étaient faits pour séduire des Arabes ; mais vaincus par l'appât de l'argent, ils décidèrent de la conduire au prince. Safia avait aux pieds de longues sandales dont le travail précieux dénotait un rang élevé. Montés sur leurs chevaux et galants comme des Arabes, ils la firent péniblement marcher devant eux.

« Ismaïl se montra ému en la voyant ; il la questionna sur sa naissance et elle fondit en larmes en prononçant le nom de son père. Zobeyr avait pris la fuite avec les rebelles. Le prince, touché de sa candeur, de sa tendresse filiale, la fit couvrir d'une riche tunique, lui donna un collier de sequins d'or et divers autres bijoux. Safia, inconsolable, demandait son père et sa simple parure. Le prince mit tous ses soins à calmer ses inquiétudes et à rassurer sa pudeur. Il la fit monter sur un chameau, lui donna une escorte de ses officiers et la

renvoya à son père. Celui-ci, qui avait appris l'enlèvement de sa fille, revenait sur ses pas avec quelques-uns des gens qu'il avait ralliés ; il avait juré de périr ou de la sauver. Il s'avancait en tête, lorsqu'il aperçut cette fille chérie qui courut se précipiter dans ses bras. Sa joie était inexprimable, mais non sans trouble ; ses regards inquiets parcouraient le riche ajustement de Safia : il l'interroge avec anxiété et apprend que son honneur n'a pas éprouvé le plus léger outrage. Transporté d'admiration et de reconnaissance pour les généreux procédés de son ennemi, il prend la résolution de mettre à l'instant bas les armes, détermine ses compagnons à suivre son exemple, et ils vont tous ensemble se jeter aux pieds d'Ismaïl. »

La conclusion de ce charmant épisode n'est pas tout à fait exacte, car, en fait le melek Zobeyr, comme ses congénères, s'enfuit jusqu'à Chendi ; mais ce qui est vrai, c'est qu'il fut le premier à écouter les propositions pacifiques du pacha et à revenir dans son pays sur l'invitation qu'il lui en fit.

Mohammed Aly fut naturellement satisfait de la victoire remportée par son fils sur les Chaïghié, néanmoins il trouva dans sa conduite plusieurs points à critiquer. Il lui parut tout d'abord qu'Ismaïl pacha avait eu tort, au combat de Korti, de suivre ses propres idées au lieu de provoquer l'avis de soldats éprouvés comme Ahmed agha et Abdin kâchef. « Si vous me dites, lui écrivit-il, que vous m'avez entendu dire qu'un seraskier ne doit prendre l'avis de personne, mais bien examiner lui-même ce qu'il y a lieu d'entreprendre et que c'est pour cette raison que vous avez agi ainsi, je vous répondrai que c'est très vrai, mais que cela ne s'applique pas à votre cas, car vous n'avez aucune expérience des règles de la guerre.

... L'homme si courageux et si fort qu'il soit, ne peut sans la connaissance de cet art, tirer au cours du combat le dixième du parti qu'il tirerait de cette connaissance s'il la possédait. C'est pourquoi, il faut apprendre l'art de la guerre. » Le vice-

roi relève aussi l'erreur commise par son fils en faisant marcher l'armée selon le dispositif dit en « cornes de taureau ». Car, lui fait-il observer, si l'ennemi est divisé, « mieux vaut attaquer une de ses fractions avec tous vos soldats, puis vous tourner vers l'autre fraction toujours avec toutes vos forces. N'entreprenez jamais un mouvement de deux côtés et ne divisez pas vos troupes sans utilité, car vous le regretterez par la suite. Vous devez toujours demeurer sur vos gardes quel que soit le lieu où vous vous trouvez, en vous rappelant sans cesse ce proverbe : « l'eau dort, mais l'ennemi ne dort jamais. »

Le vice-roi critiqua avec plus de vivacité encore une décision d'Ismaïl pacha qui plaçait Ahmed agha et Abdin kâchef sous les ordres de son selehdar. Car l'un comptait 26 ans de service et l'autre 15, alors que le selehdar n'avait jamais fait la guerre. « Les hommes, fit observer le vice-roi, se divisent en deux classes, d'après leur caractère : les uns, à la suite d'un mauvais traitement, arrivent à se maîtriser et à ne rien montrer de leurs sentiments, tout en souffrant beaucoup parce qu'ils gardent leur peine au fond du cœur ; quant aux autres, irrespectueux, ils manifestent ouvertement leur mécontentement », mais tous souffrent de la position subordonnée qui leur est faite, car « comment un homme peut-il se soumettre à un autre qui lui est inférieur en intelligence, en expérience et en force ». « Débarrassez-vous donc de votre égoïsme, de votre fatuité, concluait le pacha, et consultez en toutes choses les hommes expérimentés qui vous entourent ». Tels sont les conseils d'ordre psychologique par lesquels le vice-roi s'efforçait d'ouvrir l'esprit et le cœur de son jeune fils. Mohammed Aly blâma également les demandes excessives qu'Ismaïl avait faites aux Chaïghîé, et qui les avaient acculés au désespoir, ainsi que les excès qui suivirent la victoire remportée sur eux. « Peut-on, demanda-t-il, occuper d'une manière durable un pays sans gagner les cœurs des

habitants, et pour gagner les cœurs des habitants, ne faut-il pas user de justice?... N'avez-vous pas entendu parler de la justice des Français lorsqu'ils vinrent en Égypte pour occuper le pays? N'avez-vous pas entendu parler aussi de la justice qu'ils ont montrée lors de leur départ, afin que ce dernier ne soit pas troublé? N'avez-vous pas également entendu parler de la justice des Anglais, tant à leur arrivée qu'à leur départ?». Paroles remarquables qui revêtent, dans les circonstances actuelles, toute leur signification, alors que la force germanique broie les peuples conquis et les accule par ses exigences au désespoir, tandis que les grandes démocraties, éprises de liberté et de justice, s'efforcent de délivrer l'Europe de sa terrible servitude.

*
* *

Les *Chaïghîé* furent la seule peuplade de la vallée du Nil qui offrit une résistance à la marche des Égyptiens. Les meleks de Berber, de Chendi, de Metemma, de Halfaya préférèrent se soumettre plutôt que de tenter la chance des combats. Chaouss lui-même, le grand chef des Chaïghîé, vint se prosterner devant le vainqueur et prit du service dans son armée. Le 29 mai 1821, les troupes égyptiennes campèrent à Omdurman, près du confluent des deux Nils. Le lendemain, l'armée traversa le Fleuve Blanc. « Durant trois jours, écrit un témoin oculaire, sur une assez grande étendue, la surface du fleuve fut couverte de chameaux, de chevaux, de Turcs et d'Arabes qui se jetaient à la nage, les uns soutenus par des outres remplies d'air ou montés sur des pièces de bois; les autres s'accrochant à la queue des chevaux ou grimés sur les chameaux; c'est ainsi que passa l'armée, composée, avec les domestiques, de 5.500 hommes et 3.000 chameaux ou chevaux. On peindrait difficilement le tumulte, la confusion, le brouhaha, les cris des hommes et des animaux, le reten-

tissement des coups dont on accablait ces pauvres bêtes pour les lancer à la nage et les faire avancer ; on eut dit une armée en déroute poursuivie l'épée dans les reins et non des troupes courant avec confiance à la victoire. Malheureusement ce zèle empressé coûta la vie à une trentaine d'hommes et 150 chameaux ou chevaux furent noyés.»

Le royaume de *Sennar* ferait-il résistance ? On le crut un instant. C'était méconnaître l'état de faiblesse où était tombé cet État jadis si puissant lorsque son autorité s'étendait jusqu'au Dongola. Le roi Bâdy n'était plus qu'un jouet entre les mains de ses ministres et le pays était déchiré par des luttes intestines ; aussi le prince Foung décida-t-il de se soumettre. Il se porta à la rencontre d'Ismaïl pacha, avec une escorte de 300 hommes et parut devant lui vêtu d'une longue tunique en soie dorée qui lui tombait jusqu'aux pieds et coiffé d'un bonnet étrange, en laine de plusieurs couleurs et relevé de chaque côté en forme de pointes qui était l'insigne de sa dignité. Au cours de l'entretien, il déclara au fils de Mohammed Aly qu'il reconnaissait le sultan Mahmoud comme maître du royaume. Le 14 juin 1821, dix mois après avoir quitté le Caire, Ismaïl pacha fit son entrée solennelle à Sennar, capitale du pays.

Pendant que le fils du vice-roi franchissait les dernières étapes qui le séparaient de Sennar, Mohammed bey le Defterdar poussait vers le Dongola la petite armée de 3.000 hommes que le vice-roi lui avait confiée pour conquérir le Kordofan. D'autre part le vice-roi décidait d'envoyer au Soudan son fils Ibrahim pacha pour coordonner l'action de ses deux lieutenants et presser l'exécution des ordres qu'il avait donnés à Ismaïl pacha, dont il avait eu maintes fois l'occasion de critiquer la lenteur. Ibrahim quitta le Caire le 10 juin 1821 avec une escorte de 150 hommes. En apprenant sa venue, le Defterdar bey, qui n'aimait pas son beau-frère, se hâta de quitter le *Dongola* et se dirigea sur le Kordofan que la victoire

remportée à *Bara*, le 16 août 1821, lui livra tout entier. Marchant par petites étapes, Ibrahim arriva à *Sennar* le 22 octobre. Le surlendemain, rapporte Cailliaud, « le pacha me confia son plan de campagne. L'armée divisée en deux corps, dont l'un commandé par Ismaïl et l'autre par Ibrahim, partait de *Sennar*; Ismaïl suivait le fleuve Bleu jusqu'à *Fazogle*; Ibrahim, se dirigeant dans le sud-ouest atteignait sur le Fleuve Blanc la province de *Dinka*. Le premier rentrait dans l'ouest pour visiter les prétendues mines d'or de *Qamamyl*; toute cette région est formée de montagnes habitées par des nègres idolâtres. Ibrahim devait alors se rapprocher de son frère et la jonction des deux armées avait lieu; on revenait dans le nord en suivant une ligne parallèle aux deux fleuves. Dans ce trajet jusqu'au *Sennar*, on devait ramasser le plus d'esclaves qu'on pourrait et Ibrahim ne comptait pas sur moins de 30 à 40.000. Alors je me réunissais à Ibrahim. Ici commençait son plan colossal. Nous explorions le Fleuve Blanc sur des barques bien armées et de petits canots, qui auraient pu se transporter facilement au cas où des cataractes auraient entravé la navigation. Cette flottille remontait le fleuve et ses principales branches jusqu'aux sources. Si, contre notre attente, la communication avait lieu avec le Niger, la flottille suivait ce fleuve; autrement elle rétrogradait. Dans cette dernière supposition, l'armée allait prendre des troupes fraîches dans le *Kordofan*: de là, l'ambitieux Ibrahim se dirigeait sur le *Darfour*, sur *Bornou* et revenait en Égypte par *Tripoli*. Le vengeur de la Mecque, le vainqueur des *Wahhabites*, voyageait ici fort à son aise et semblait ne rien redouter; il comptait sur sa force et son énergie; mais son projet s'évanouit bientôt. »

Il s'évanouit pour deux raisons. Tout d'abord Mohammed Aly, en homme prudent qu'il était, se demanda, dès qu'il connut mieux, par ses délégués, la géographie du Soudan et l'énorme étendue de ce pays, s'il ne valait pas mieux

assurer d'abord ses conquêtes, et consolider son pouvoir à *Halfaya*, *Sennar* et *Fazogle*, ainsi qu'au *Kordofan*, avant de se lancer dans de nouvelles entreprises. D'autre part les événements qui se passaient en Turquie et en Grèce ne pouvaient manquer d'attirer son attention. Au mois d'avril 1821, le vaillant petit peuple grec s'était révolté contre les Turcs, d'abord dans le Péloponèse, puis dans la Grèce du nord. Le manque de préparation de ses adversaires lui valut d'abord d'importants succès sur terre, tandis que sur mer les îles de Hydra, Spezia et Psara se joignaient au mouvement et armaient leurs flottilles qui devaient s'avérer de si redoutables ennemis pour la flotte de haut bord du Capitan pacha. La Russie, après avoir tergiversé, prit fait et cause pour les Grecs et adressa à la Sublime Porte, le 28 juin 1821, une note énergique lui demandant de protéger les chrétiens ; puis, sur le refus du Divan d'en accepter les termes, elle rompit le 10 août, les relations diplomatiques. Dès lors la Turquie se devait de prendre des mesures énergiques tant pour combattre les révoltés à l'intérieur que pour faire face à une guerre éventuelle avec la Russie. C'est dans ces conditions que la Sublime Porte s'adressa à Mohammed Aly. « Il résulte d'une lettre que j'ai reçue dernièrement de la Sublime Porte, manda le vice-roi à Ibrahim pacha le 17 septembre, que les habitants des îles de l'archipel se sont révoltés et que les habitants de la Morée se sont aussi rebellés. La Sublime Porte est donc très préoccupée par la question grecque. Les flottes ottomane et égyptienne se trouvent actuellement dans les eaux de l'île de Samos. Par ailleurs les habitants de la Crète se sont aussi révoltés et on nous a chargés d'y rétablir l'ordre. J'ai à cet effet nommé Hassan pacha, et je réunis les cavaliers et les fantassins nécessaires pour les envoyer en Crète, sous son commandement, dès le retour de nos bateaux. Si la révolte persiste chez les Grecs et si les communications maritimes sont interrompues de ce fait, il n'est pas douteux

que la Sublime Porte ne se contentera pas de nous charger de rétablir l'ordre dans l'île de Crète, mais nous demandera aussi de le faire dans d'autres régions. En conséquence, concluait le vice-roi, il y a lieu de ne s'occuper que du Sennar et de renoncer pour l'instant aux régions du Darfour.»

Ainsi c'est la révolte des Grecs qui, en 1821, sauva le Darfour des desseins du vice-roi. La résistance courageuse de l'Hellade eut sa répercussion jusqu'au centre de l'Afrique et plus d'un demi-siècle devait encore s'écouler avant que le Khédivé Ismaïl ne réalisât la conquête à laquelle avait pensé son aïeul.

La principale mission d'Ibrahim pacha consista dès lors à se procurer le plus grand nombre possible de nègres tandis qu'Ismaïl pacha devait en outre aller à la quête de l'or. Le départ des deux pachas fut longtemps retardé par l'état sanitaire de l'armée. Dès la fin du mois d'août 1821, des fièvres tierces et malignes, des dysenteries, des affections de bile noire s'étaient déclarées parmi les troupes. Le 25 septembre, on comptait 600 morts et 2.000 malades. Le 16 octobre, le nombre des morts montait à 1.500 et on ne comptait plus que 500 hommes valides. Le jour même de son arrivée à Sennar, Ibrahim ressentit les premières atteintes de la dysenterie. Son médecin, le docteur Scotto, le soigna d'abord, puis tomba malade à son tour et Ibrahim fut, à partir du 25 novembre, soigné par le docteur Ricci dont le traitement soulagea bientôt l'illustre malade. L'état sanitaire de l'armée s'étant amélioré avec la fin de la saison pluvieuse, les troupes purent se mettre en marche au début de décembre. Il était temps car, au Caire, Mohammed Aly se montrait impatient d'obtenir des résultats. La situation de la Turquie n'avait fait en effet qu'empirer depuis le mois de septembre ; d'une part la flotte ottomane avait dû rentrer à l'approche de l'hiver dans les Dardanelles sans rien pouvoir tenter contre les îles rebelles, d'autre part Tripolizza, capitale du Péloponèse était

tombée aux mains des Grecs ; enfin comme si la révolte de ces rayas ne suffisait pas à l'occuper, la Turquie était entrée en conflit avec la Perse, dont le prince héritier venait d'entrer avec une grande armée en Arménie. « Il va de soi, manda le vice-roi à Ibrahim pacha à la fin de novembre, que nous serons appelés à porter notre concours sur l'un de ces deux fronts ou sur les deux à la fois... Ce devoir implique le déploiement de tous nos efforts, aussi bien en hommes qu'en armements... Comme ceci nécessite la présence d'un grand nombre de soldats, il vous incombe de prendre toutes les mesures requises afin d'envoyer ces jours-ci les nègres capturés et de conseiller à votre frère Ismaïl pacha et à notre fidèle bey Defterdar d'agir chacun de leur côté de la même manière. »

Le 5 décembre, l'armée d'Ibrahim se mit en marche. Lui-même, sur les conseils de Ricci, resta en arrière, mais le 7 décembre, le pacha n'y tint plus et fit connaître ses volontés. « J'ai décidé d'aller de l'avant, dit-il à son médecin, et aujourd'hui même nous partirons... J'espère être bientôt rétabli et, grâce à votre assistance je ressens déjà une amélioration notable... Que dirait mon père si je retournais en Égypte avant d'avoir accompli ma mission ? Qu'en penseraient les grands et quel exemple donnerais-je là à mes généraux ? Comment les persuader que c'est la maladie qui m'a obligé de faire ce pas s'ils me voyaient retourner en bonne santé ? Ne douteront-ils pas plutôt que ce sont les palais, les femmes, les commodités et les loisirs dont je jouis en Égypte qui en sont la cause véritable ? La seule idée de ce doute m'humilie ; un prince doit servir de modèle à ses sujets et un général savoir mériter le nom de bon soldat. »

Ayant dit, le prince s'embarqua, le 8 décembre, remonta le *Nil Bleu* et deux jours plus tard, troqua la cange contre le dromadaire. La veille, il avait eu une rechute, mais c'est

en vain que Ricci l'avait exhorté à ne pas pousser plus loin. « Dans la nuit du 11 au 12 décembre, rapporte Ricci, un médecin arménien alla visiter le pacha à une heure avancée et après l'avoir interrogé sur sa maladie et s'être informé des hauts et des bas qu'il éprouvait successivement, il lui conseilla de me congédier en lui faisant observer que les médecins européens cherchent toujours à prolonger les maladies dans le double but de l'intérêt et de la gloire, et que, dans l'état où le prince se trouvait alors, il assumait l'engagement de le guérir tout à fait en quinze jours, sous peine d'être décapité. Ibrahim, à qui le motif d'un discours aussi extravagant et malin n'avait pas échappé, lui répondit en riant. « Je tiens à ma vie plus qu'à ta tête que je peux avoir quand je veux. » Le 13 décembre, l'armée arriva à Verkal après une marche forcée qui occasionna chez Ibrahim pacha une inflammation très grave. « Le pacha, écrit Ricci, fut stupéfait, sans toutefois être atterré, lorsque, m'ayant interrogé sur son état actuel, je lui déclarai que sa vie était en danger. Il fit alors mander auprès de lui les officiers supérieurs qui, ayant appris la funeste nouvelle, assiégeaient sa tente. Quand il vit quelques-uns d'entre eux se présenter en pleurant, il leur dit : « Vous auriez raison de pleurer si les larmes pouvaient changer mon destin ; mais maintenant, vous devriez, « au contraire, vous montrer joyeux pour ne pas aggraver par « vos pleurs la douleur que j'éprouve de mourir d'une maladie commune à tant d'autres et non pas sur le champ de « bataille, où ma mort, tout au moins, eût été glorieuse. » Puis se retournant vers moi, il ajouta : « Je commence maintenant à sentir vraiment que les forces me manquent, mais « un génie bienfaisant me dit que je ne dois pas mourir, « aussi toute mon espérance et toute ma confiance reposent-elles en vous. Tentez tous les moyens dont dispose votre « art, et, lorsque rien ne pourra plus me sauver, vous m'en « aviserez afin que je puisse faire connaître mes dernières

« volontés. Sachez, cependant, que si vous réussissez à me
« guérir, *vous porterez la même chemise que moi* (1). »

Pendant cinq jours l'armée resta immobile autour de son chef qui se débattait entre la vie et la mort. Ismaïl pacha rejoignit son frère Ibrahim le 19 décembre. « Le prince, écrit Cailliaud, était travaillé d'un flux de sang; la crainte, non moins que le mal, l'avait singulièrement abattu. Éloigné de plus de 600 lieues de la capitale, privé des secours et des soins que son état exigeait, repassant dans son esprit le sort de son premier médecin et de tant d'autres qui avaient succombé sous ses yeux, exposé aux influences pernicieuses d'une chaleur de plus de 40 degrés, il sentait son courage l'abandonner et certes on ne pouvait le taxer de trop de faiblesse. Il dit à son frère que s'il ne se trouvait pas mieux sous quelques jours, il partirait pour retourner en Égypte. » De fait Ibrahim pacha remit le commandement de ses troupes à Toussoun bey, et ne gardant avec lui que trois officiers et quelques mamelouks, prit place dans une litière qu'avait fabriquée Ricci et se dirigea vers le Nil. Deux jours plus tard, il s'embarquait sur une cange qui le ramena à Sennar le 28 décembre. Là on fit choix d'un des navires les plus légers et les plus rapides, mû par dix-huit rameurs pour l'éloigner aussi vite que possible du climat meurtrier du Sennar. Le pacha gagna Chendi tout d'une traite. Il y prit place dans une dahabieh plus petite et extraordinairement rapide qui franchit sans difficulté les cataractes. Le 18 janvier 1822, il arriva à *Abou Hamed*. Là, il choisit de continuer son voyage par la route de terre plutôt que par eau. Sa santé s'était déjà sensiblement améliorée. On fabriqua pour lui une chaise à porteurs en bois, assez longue pour contenir un homme étendu, et dont les fentes furent soigneusement calfeutrées, à l'except-

(1) Expression qui signifie : « vous serez enrichi. »

tion de deux petites ouvertures laissées sur les côtés en guise de fenêtres ; deux longues barres servirent à suspendre la chaise entre deux chameaux. C'est dans cet équipage qu'Ibrahim pacha quitta Abou Hamed le 20 janvier 1822 pour traverser l'Atmour. Le 28 janvier, après avoir souffert de la faim et de la soif, la petite caravane atteignit *Seboua* sur le Nil où, le pacha s'embarqua pour gagner par eau Assouan. Il était à ce moment guéri de sa dysenterie et n'avait plus à surmonter qu'une certaine faiblesse d'estomac pour se rétablir tout à fait. A *Assouan*, le pacha descendit chez Mohammed bey, préposé par le vice-roi à la formation de sa nouvelle armée. Dans le logement qu'il occupa, il aperçut le portrait de Napoléon, et ayant appris la mort de l'Empereur survenue récemment à Sainte Hélène, il en considéra longuement les traits, puis il s'écria : « Fatalité ! . . . Un musulman est contraint malgré lui de révéler un chrétien. » Qui sait si dans le colloque muet qu'il eut avec le grand homme disparu, Ibrahim pacha n'a pas puisé en partie la force, la résolution, et peut-être le génie qui devaient faire de lui dix ans plus tard le grand homme de guerre de l'Orient ?

*
* *

Après le départ d'Ibrahim pour l'Égypte, Ismaïl pacha s'était remis en route avec son armée. Son premier but était d'effectuer des razzias parmi les peuples idolâtres. Le 21 décembre 1821 il ordonna d'attaquer un village dans la montagne d'Aqâdi ; mais les 170 prisonniers que l'on fit comprenaient pour la plupart des vieilles femmes qu'on dût renvoyer ; les hommes avaient pris la fuite au cours de la nuit précédente. Le 22 décembre, l'armée attaqua le village de Kilgou. Abandonnant leurs cases, les nègres gagnèrent le sommet de la montagne où ils résistèrent farouchement en faisant rouler sur les assaillants des pièces de bois et des

quartiers de roc. Ismaïl pacha, impatient d'aboutir, se mit lui-même à gravir la montagne et faillit être victime de son imprudence ; des nègres sortis tout à coup de leurs retraites jetèrent leurs lances sur le groupe qui l'accompagnait et tuèrent un mamelouk de son escorte. Lorsqu'ils eurent épuisé leurs moyens de défense, les noirs ne songèrent plus qu'à fuir ; un quart d'entre eux environ réussit à s'échapper, le reste fut pris. Les Égyptiens eurent dans cette affaire 40 blessés et 12 tués ; ils firent 575 prisonniers qui furent envoyés à Sennar. Encouragé par ce premier succès, le pacha fit marcher de nouveau ses troupes le lendemain contre deux montagnes voisines ; mais l'expédition n'eut aucun résultat car les nègres s'étaient tous évadés.

Le 25 décembre, l'armée quitta la région de Kilgou et se dirigea vers la montagne de Gassi que le pacha attaqua en personne. « Il fallait, rapporte Cailliaud, se frayer un passage parmi les acacias et les nebkas, dont les branches hérissées d'épines mettaient nos vêtements en lambeaux. . . Après deux heures de marche, on était parvenu aux deux tiers de la montée ; on cheminait par un sentier âpre et raboteux, longeant à droite le bord d'un précipice, tandis qu'à gauche s'élevait à pic le sommet de la montagne. Une partie des troupes était en avant ; le pacha les suivait, ayant derrière lui un de ses esclaves qui portait son narguilé ; je venais immédiatement ensuite, et si près de l'esclave que la tête de mon cheval touchait la sienne ; les mamelouks marchaient après moi ; le peu de largeur du sentier ne permettait de défiler qu'un à un. Tout à coup un quartier de roche de trois pieds de diamètre, roulant à l'improviste entre Ismaïl et moi, emporta dans le précipice l'esclave qui nous séparait. Sans doute le coup était destiné pour le pacha, que la richesse de son costume avait fait remarquer. . . Ismaïl se retourna aussitôt, et je jugeai à la pâleur de son visage de quelle frayeur il était saisi. . . Nous mêmes précipitamment

pieu à terre, pour être plus en mesure d'éviter les pierres et les pièces de bois que les nègres continuaient à précipiter sur nous. Masqués par le feuillage, ces hommes s'étaient réunis au-dessus de nos têtes, sans que personne jusque-là ne s'en fût aperçu. Quoi qu'il en soit, nous descendîmes la montagne beaucoup plus vite que nous n'y étions montés. . . ».

Ainsi pour la seconde fois le pacha avait failli perdre la vie. Le 26 décembre, l'armée se porta vers la montagne *Taby*. Beaucoup de villages épars en couronnent les cimes, mais tous les nègres qui les habitaient avaient pris la fuite. Rassemblés à quelque distance au nombre de 5 à 6.000 ils résolurent de surprendre l'armée pendant la nuit. Celle-ci ne se gardait pas; les ordres portaient seulement que dans chaque tente où couchaient cinq hommes, l'un d'eux devait rester éveillé. « Favorisés par cette confiance présomptueuse de leurs adversaires, rapporte Cailliaud, les nègres descendirent à petit bruit de la montagne; l'épaisseur du feuillage, l'obscurité de la nuit, la noirceur même de leur peau, tout contribuait à couvrir leur marche; déjà ils n'étaient plus qu'à une portée de pistolet. Là, soit terreur panique, soit habitude en pareille occasion, ils se mirent à pousser des cris qui furent heureusement pour nous le signal de se mettre en défense. Il était temps; déjà les lances commençaient à pleuvoir sur nous. L'alarme devint générale et la confusion aussi; personne ne savait de quel côté était le danger, de quel côté porter ses armes; les soldats, sortant à la hâte de leurs tentes, se regardaient les uns les autres, croyant les nègres déjà maîtres du camp. Le tumulte cessa enfin; les soldats les plus proches des assaillants firent sur eux quelques décharges de mousqueterie, et cela suffit pour les faire disparaître. » Cet événement, ainsi que ceux qui l'avaient précédé convainquirent Ismaïl que ses tentatives contre les nègres ne seraient couronnées d'aucun succès dans un pays où chaque montagne, chaque bois, étaient pour eux autant de

remparts inexpugnables. Il y renonça donc et prit la route de Fazogle.

Il y arriva le 1^{er} janvier 1822. Hassan, melek de Fazogle, avait déjà fait sa soumission. Il accepta de payer, à titre de tribut, mille oukiah d'or pour les cent montagnes de son royaume, ainsi que 2.000 esclaves mâles. Le 12 janvier, l'armée après s'être considérablement allégée, se remit en marche, remonta la vallée du Toumat et atteignit le lendemain la montagne d'Aqaro, dont les nègres, de caractère belliqueux, avaient décidé de résister. Le pacha les fit attaquer de trois côtés à la fois. Les troupes s'emparèrent du village voisin du sommet et le brûlèrent, mais les nègres, au nombre de 3.000, réussirent pour la plupart à s'échapper. Les Turcs eurent 15 tués, 20 blessés et ne prirent qu'une centaine de nègres, pour la plupart des femmes et des enfants. Une deuxième tentative effectuée le 15 janvier, ne réussit pas davantage.

Cependant l'armée se dirigeait vers le *Dar Qamamyl*, où les sables des torrents étaient, disait-on, riches en pépites d'or. Le 18 janvier, le pacha arriva à Abqoulgui, au centre de cette province, dont le territoire est arrosé par le Toumat et par une grande quantité de torrents plus ou moins profonds qui y affluent. Le 19 janvier, Cailliaud découvrit dans le lit de l'Abqoulgui les excavations faites par les indigènes ainsi que leurs instruments d'extraction : sébiles et pieux en bois. Le lendemain, le pacha se porta lui-même sur les lieux avec 30 hommes d'escorte, son maître mineur et quelques ouvriers. « Je dispersai quelques-uns de ces derniers sur divers points, écrit Cailliaud, et leur fis ouvrir de nouvelles excavations ; j'en occupai d'autres à continuer celles qui étaient commencées ; on m'apportait les terres au bord de l'eau, où je les lavais ; chaque opération ne me fournissait que quelques molécules d'or. Le pacha, impatient de n'en point voir paraître de gros morceaux, se dépitait et parlait

déjà de décamper bien vite. . . Les Turcs prirent des sébiles et tous, à mon exemple, se mirent à laver le sable ; mais sans doute ils s'y prenaient mal ; car, moins heureux que moi encore, ils vidaient leurs jattes sans y trouver même un atome de ce métal tant désiré. » Entre temps, il fallut mettre au pas les nègres de la région. Ceux d'un village situé à une lieue du camp, firent une vigoureuse résistance ; une cinquantaine de noirs furent tués et un nombre égal fait prisonnier. Parmi ces derniers se trouvait un chef de tribu, qui promit son concours. Mais les recherches effectuées sous sa direction le 23 et le 24 janvier ne furent pas plus fructueuses. Le pacha était d'une humeur détestable et le dépit se peignait sur son visage. Dans la nuit du 24 au 25 janvier, le chef nègre s'évada. Le 25, après une longue journée de travail, Cailliaud ne réussit à recueillir que 12 grains d'or. Le 26, de nouveaux essais pratiqués sur les sables aurifères ne furent ni plus ni moins fructueux qu'auparavant. Ces essais multipliés convinquirent Cailliaud que les sables de cette région, réputés les plus riches, ne donnaient en moyenne, au lavage, que 4 grains d'or par quintal. Enfin, 17 jours après l'arrivée de l'armée à Qamamyl, le pacha perdit toute lueur d'espérance. Les espoirs qu'on avait fondés sur les mines d'or du Fazogle s'évanouissaient. Quant aux 30.000 nègres au moins qu'on devait capturer, leur nombre se réduisait à quelques centaines de pauvres gens. L'insuccès était complet. Ismaïl pacha donna l'ordre de départ. Le 5 février au soir, l'armée se mit en marche. Les soldats se réjouissaient déjà à l'idée de revoir le Nil béni sans lequel un Égyptien ne peut vivre ; ils considéraient comme un effort surnaturel d'avoir pu pénétrer dans une région aussi reculée, et les Chaïghîé qui ont coutume d'enterrer un mannequin au lieu fixé comme le terme de leurs grandes expéditions avaient placé sur un chameau cette représentation burlesque, dont la vue amusait beaucoup les Osmanlis. Au grand désappointement de tous,

l'armée fit de nouveau route au sud : le lendemain elle arriva au village de Singué où elle eut quelques escarmouches avec les habitants les 7, 8 et 9 février. Les prisonniers avouèrent alors que les nègres du Qamamyl devaient se joindre à eux en vue d'une attaque générale. Leur audace devenait de plus en plus grande, car les Turcs ne leur inspiraient plus autant de crainte. L'armée n'avait plus de repos ni le jour ni la nuit. Harcelés sans cesse, les soldats consumaient peu à peu leurs munitions ; chaque escarmouche coûtait quelques hommes à l'armée qui s'affaiblissait graduellement. Les nouvelles affligeantes qu'Ismaïl pacha reçut à ce moment-là de la situation au Sennar achevèrent de vaincre ses hésitations. Il fallut renoncer à pénétrer plus avant ; la sagesse ordonnait de battre en retraite vers le nord. Le 10 février, le pacha décida de lever son camp et de retourner à Sennar. L'insuccès ne l'avait pas découragé. « Ismaïl pacha, écrit Cailliaud, quoique tourmenté par des accès de fièvre périodique, n'avait rien perdu de cette énergie qui l'avait soutenu dans toute la campagne. Certes, il fallait qu'il fût doué de beaucoup de courage, de persévérance et même de génie pour avoir, avec un faible corps d'armée de 4.000 hommes mal payés, mal nourris, parcouru en tous sens des contrées barbares et sauvages, envahi, en moins de deux ans, 450 lieues de pays, conquis douze provinces et un royaume, et lutté sans cesse contre une foule de peuplades belliqueuses. »

*
* *

Lorsque Ibrahim pacha rentra au Caire au début de février 1822, il fit connaître au vice-roi les effets meurtriers que le climat du Soudan avait eu sur les soldats turcs commandés par Ismaïl pacha. Mohammed Aly décida alors le 17 février 1822 de recruter un premier groupe de 4.000 hommes parmi les fellahs de la Haute-Égypte pour les suppléer. Telle

fut l'origine du recrutement qui donna à l'Égypte l'armée nationale, qui devait triompher dix ans plus tard, des forces turques sur les champs de bataille de l'Asie. A mesure que les mois s'écoulaient, le vice-roi se rendant mieux compte des difficultés que rencontraient le rassemblement et l'envoi des nègres du Soudan, intensifia le recrutement local et l'étendit à la Moyenne et à la Basse-Égypte. Il serait trop long de faire le récit de cette œuvre dont le vice-roi fut l'animateur, de la formation de cette armée qu'il pétrit en quelque sorte de ses mains, s'occupant de tout, de son organisation, de la constitution des cadres, de l'avancement des officiers, de la discipline des hôpitaux et des casernes, de l'habillement, des vivres, de l'instruction pour laquelle il engagea une phalange d'instructeurs dont le principal fut Joseph Sève, le futur Soliman pacha. Il nous suffira ici d'en donner les résultats. A la fin de l'année 1823, six régiments d'infanterie se trouvaient formés et instruits à l'europeenne ; ils comptaient 23.000 hommes environ dont 3.000 nègres seulement, résidu des noirs envoyés du Soudan. L'un de ces régiments était déjà parti pour le Hedjaz où il devait s'illustrer, et quatre autres se trouvaient réunis au camp de Beni Adi où ils s'exerçaient chaque jour sous les yeux émerveillés du vice-roi, accouru du Caire pour voir manier et manœuvrer l'instrument de sa future grandeur. A cette époque, le fils du vice-roi, Ismaïl pacha avait disparu depuis un an environ au cours d'une sombre tragédie, qui eut pour théâtre la ville de Chendi et dont il me reste à faire le récit.

L'événement qui se passa alors nous est principalement connu par le récit du voyageur Ruppel qui séjourna à Chendi à la fin de l'année 1823, soit un an après la mort d'Ismaïl pacha, et par le récit qu'en fit Cailliaud qui, à l'époque du décès du prince, avait déjà quitté l'Égypte. Il existe toutefois deux relations inédites de l'événement, l'une du Consul Gé-

néral d'Angleterre M. Salt, l'autre de Linant de Bellefonds. Le rapport que Salt envoya à sa cour le 30 mai 1823 est basé, nous dit-il, sur le récit d'un Ababbé qui fut envoyé du Dongola à Chendi pour recueillir des informations ; celui de Linant, qu'il a joint en appendice à son journal inédit, fut recueilli par lui de la bouche d'un Chaïghié, soldat du melek Nimr, qui fut par la suite conduit au Caire avec les membres de la famille de ce roitelet. Les deux récits sont assez concordants pour qu'on puisse conclure que, si les sources d'information sont bien distinctes, nous connaissons les vrais détails de ce triste drame.

En novembre 1822, le seraskier du Soudan (c'était le titre que portait Ismaïl pacha) arriva à *Chendi* avec deux barques seulement qui portaient les mamelouks de sa suite, tandis que le selehdar d'Ibrahim pacha, resté un peu en arrière, suivait avec un parti de cavalerie la rive droite du Nil où régnait le melek Nimr et qu'un autre détachement, fort d'une quarantaine d'hommes, descendait la rive ouest ou gauche du fleuve, où régnait le melek Mousaad, et s'établissait à *Metamma*. Nimr et Mousaad étaient cousins, mais depuis que ce dernier avait tué son oncle, le père de Nimr, les deux potentats vivaient en état de guerre continuelle, séparés par le fleuve qui formait entre eux une barrière à peu près infranchissable.

« Ismaïl pacha, qui restait à Chendi dans une petite cabane au bord du fleuve, rapporte Linant, voulait lever des impositions dans le pays ; il convoqua à cet effet à l'ouest du fleuve le melek Nimr qui avait juré qu'il ne passerait jamais dans le pays de son cousin que pour venger la mort de son père ou après avoir tué son cousin ; mais le pacha parlait et il obéit.

« Ismaïl pacha était passé ce jour-là du côté de *Metamma* et devait retourner à Chendi dans l'après-midi ; il était dans une tente avec le melek Mousaad, lorsque Nimr entra. Ismaïl,

dont le caractère était vif, commença par parler de contribution sans aucune retenue, avec un amour-propre encore augmenté par la conquête qu'il venait de faire.

« Lorsque le pacha eut parlé, on lui répondit que le pays était bien pauvre et qu'il n'offrait plus de grandes ressources depuis les immenses contributions qu'on en avait tirées, surtout depuis celle que venait de taxer et de se faire payer le moallem Amin. Ismaïl répliqua qu'il était décidé à envoyer à son père, de Chendi, une somme de 30.000 tallaris (d'autres disent plus ou moins) et 6.000 esclaves, et il donna l'ordre au melek Nimr de les lui apporter le lendemain au soir. Celui-ci lui représenta qu'il était impossible après tout ce que l'on avait déjà pris chez lui, de trouver tout cela dans son pays, même en ruinant les négociants, ce qui n'était pas dans les intérêts du pacha. Mais Ismaïl, qui était déjà un peu échauffé de voir la remontrance du melek, lui dit qu'il le voulait et qu'il fallait que cela fût. Nimr dit encore qu'au moins si le pacha le voulait absolument, il fallait plus d'un jour pour réunir tant d'argent et d'esclaves. Le pacha répliqua avec emportement qu'il voulait cela pour le lendemain. Alors le melek Nimr, qui est un homme fier et très vif et souverain par tous les droits, se voyant ainsi parler, dit avec force au pacha : « Croyez-vous, Prince, que tous les habitants de Chendi soient des esclaves, comme le sont les gens d'Égypte. Moi je ne suis que leur chef et non leur maître ; ainsi il m'est impossible de rien prendre par force chez eux. » A ces mots, le pacha se laissant aller à son emportement se leva et accablant le melek d'injures il lui enjoignit de sortir, et lui cassa sa pipe sur la figure.

« Le melek, homme qui n'était pas capable de souffrir un tel outrage patiemment, se leva, prit son sabre des mains de son esclave et allait sans doute verser du sang, si son cousin, qui était attentif à ce qui se passait, ne l'avait retenu en lui faisant quelque signe expressif et en se mettant entre lui et

le pacha, étonné d'avoir trouvé un homme peu disposé à souffrir ses outrages. Il dit à son cousin de se remettre et pria le pacha d'excuser l'imprudence du melek Nimr et qu'il prenait tout sur lui, qu'il se chargeait de satisfaire le pacha avant le soir du lendemain.

Le pacha, voyant son tort par la crainte que lui avait causée le mouvement expressif du melek Nimr, se calma aussitôt et les deux cousins sortirent avec leur suite. Cette scène fut le premier moment où les deux meleks se parlèrent depuis le meurtre commis par Mousaad. Ils ne furent pas plus tôt dehors que ce dernier dit à son cousin :

— Par Dieu ! Il faut que tu sois bien vif et bien fou pour agir comme tu viens de le faire, car si le pacha avait dit un mot, c'en était fait de toi et tu aurais reçu le plus sanglant affront d'un idolâtre sans pouvoir t'en venger. N'est-il pas bien plus doux de pouvoir s'en laver par le sang du coupable ?

— Eh ! répondit le melek Nimr, j'allais le faire ; pourquoi m'en avoir empêché ?

— Vraiment le beau moyen ! Tu aurais péri et aussi tous les tiens. J'ai une meilleure manière de me venger et il y a même quelques jours que j'y pense, car, en délivrant la terre de cet Ismaïl et des siens, ce n'est pas seulement te venger, mais c'est aussi venger tout notre pays outragé et opprimé par lui et par ces autres idolâtres d'Osmanlis ; ainsi donc il faut, par un même coup, nous délivrer de lui et de sa troupe et de la garnison qui est chez toi . . .

« Nimr ne voulut pas tout d'abord consentir à ce plan, en disant qu'il n'était pas un assassin et qu'il désirait employer de plus nobles moyens pour tirer satisfaction de l'outrage qu'il venait de recevoir. Mais son cousin lui répliqua que c'était là le seul moyen de recouvrer la liberté de tout le royaume des *Foung* et que ce serait une gloire pour lui, au lieu que ne le faisant pas, il serait traité de vil, puisque pouvant rendre son pays libre, il ne le faisait pas ; tandis

que tous les peuples de Sennar venaient de se révolter et de massacrer tous ceux qui étaient de la part du pacha dans les différents villages.

« Les deux meleks étaient allés dans la maison de Mousaad à Metemma, où ils déterminèrent en secret ce qu'ils feraient.

« Après-midi le pacha retourna à *Chendi* à sa tente et le melek Nimr revint chez lui, prépara quelques troupes et, à la nuit, vint se poster aux environs des tentes du pacha. Le melek Mousaad, de son côté, avec quelques soldats fut se poster près des tentes occupées par le peu de troupes du pacha qui étaient à Metamma. Vers les 10 heures, on entendit du côté de cette ville plusieurs coups de fusil et, au même instant, le melek Nimr tomba sur les gardes du pacha et les massacra, pendant que ses gens entouraient la petite maison où restait le prince, avec des cannes sèches et y mettaient le feu. Ismaïl pacha s'était réveillé et, voyant le feu, sortit à moitié habillé avec son sabre, mais c'était là que l'attendait le melek qui fondit sur lui et l'eut bientôt vaincu ; il tomba dans les flammes. Pendant ce temps, des soldats envoyés par le melek Nimr étaient allés assassiner le kâchef et ses gens qui, tous, dans le plus profond sommeil, sans aucune garde, furent égorgés sans la moindre résistance. Quelques Chaïghîé, qui étaient à la suite du pacha, voulurent résister au melek et soutenir le prince, mais ils furent désarmés par les soldats de Nimr. Au même moment, les nogaras du melek Nimr et du melek Mousaad se firent entendre et leur bruit sauvage annonça qu'il n'y avait plus un Turc ni à Metamma ni à Chendi.

« Le matin éclaira la fuite de plusieurs marchands qui se trouvaient alors à Chendi et qui, ayant appris pendant la nuit la terrible catastrophe du pacha, n'attendirent pas le jour et ne durent leur salut qu'à leur prompte fuite et aux ombres de la nuit. De ce nombre étaient plusieurs Européens. Mais plusieurs périrent tant par les fatigues que par les

Bichari qui en massacrèrent quelques-uns lorsqu'ils voulurent passer le grand désert de Berber à Assouan.»

Après le massacre d'Ismaïl pacha et de sa suite, le melek envoya des messagers dans toutes les directions pour rassembler ses amis et sa tribu, et avant la nuit suivante, rapporte-t-on, il réunit autour de lui 20.000 fellahs et autres Arabes. Deux jours plus tard Mahmoud effendi, qui avait poussé une expédition en direction de Souakin revint à Chendi. Il ne soupçonna aucun danger jusqu'à ce qu'il fût en présence du melek qui, au moment où il allait le saluer, le gilla et dit : « Quoi, ne sais-tu pas ce qui s'est passé? Nous avons tué ton maître Ismaïl. » Ce fut un coup de tonnerre pour Mahmoud effendi qui, voyant le danger de sa position, se jeta aussitôt aux pieds de Nimr. « Melek, supplia-t-il, je suis ton esclave ; ma vie est entre tes mains, mais épargne-moi. Je n'ai eu aucune part dans cette expédition ; je n'ai fait que mon devoir et qu'obéir aux ordres qui m'ont été donnés. » Nimr et Mahmoud avaient été amis ; le melek se laissa toucher par sa prière ; non seulement il épargna l'Égyptien mais il lui donna une garde pour l'escorter jusqu'à une place de sûreté. Le bey selehdar d'Ibrahim pacha fut moins heureux. Il avait été attaqué le matin même par un parti d'Arabes qu'il avait repoussé, mais les supposant en révolte contre Nimr, il avait continué de s'avancer vers Chendi sans crainte. Comme il entra dans la ville, il aperçut Mahmoud effendi qui en sortait. Ce dernier ne put que lui faire un signe de la main dont la signification, semble-t-il, lui échappa. Le selehdar s'approcha du melek sans avoir de soupçon, et s'enquit, après le salut usuel, du sens des signes de révolte qu'il avait aperçus. « Cela signifie votre destruction à tous, répliqua le melek ; Ismaïl est mort et tu es mon prisonnier. » Un grand nombre d'Arabes du parti de Nimr se saisirent alors du selehdar ; sur quoi, un noir nommé Omar Baraktar, appartenant à Ibrahim pacha, et serviteur éprouvé

et fidèle de Mohammed Aly, tira son pistolet et en abattit deux, mais avant qu'il eût pu faire usage de son sabre, le selehdar et lui furent taillés en mille pièces.

Le premier médecin d'Ismail pacha, le grec nommé Bozari fut d'abord épargné ; mais ce ne fut que pour subir une mort plus cruelle : « on lui arracha d'abord toutes les dents, rapporte Cailliaud, et elles furent partagées entre les principaux du pays, qui les serrèrent précieusement dans de petits sachets en cuir, pour les porter sur eux en guise d'amulettes ; car, dans l'opinion de ces peuples superstitieux, le possesseur d'une dent de médecin n'a plus à redouter aucune maladie. A la suite de cette cruelle opération, il fut massacré. »

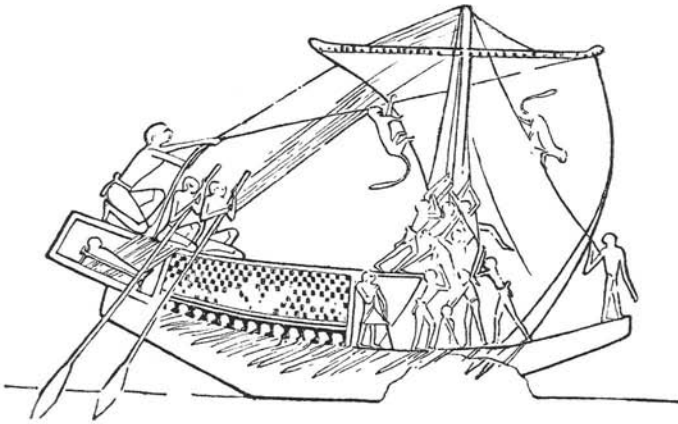
Quant au corps d'Ismail pacha, il fut recueilli par les Chaïghîé que Nimr avait épargnés ; ils le lavèrent et lui rendirent les honneurs funèbres, sans que les gens du pays troublassent la pieuse cérémonie. Linant ajoute que le corps du prince avait été endommagé par les flammes à une épaule, mais qu'il n'était pas assez défiguré pour qu'on ne pût pas le reconnaître.

Ainsi mourut à l'âge de 27 ans Ismail pacha, troisième fils de Mohammed Aly, après avoir conquis à l'Égypte un empire.

G. DOUIN.

SUR UNE FRESQUE DE SAQQARAH.

(TOMBEAU DE MÉHOU.)



Lucienne Épron.

A Mademoiselle Lucienne Épron.

*Vers où mène l'azur de ce bateau placide
O caravelle avant que Colomb n'y véha
Ses compagnons d'une Amérique extra-lucide
Une chapelle ardente y vogue aux au-delà.*

*Vois l'homme entortillé de mille bandelettes
Son corps est plus tendu que l'horizon marin
Il repose et la mort lui fait une toilette
Somptueuse et il a un pagne autour des reins.*

*Votre rythme est celui dont battaient ses paupières
Rameurs du songe équipage mystérieux
Et les vagues ont l'air taillées dans de la pierre
Où sont pris les poissons ouvrant de larges yeux.*

*Un immuable vent bruit dans les cordages
Et des embruns discrets se plaquent sur les flancs
O raiseau transbordeur du temps qui n'a pas d'âge
Sur des flots sans fatigue et bleus sur un fond blanc.*

*Quel étrange navire où pour toute vigie
Un singe est agrippé à l'oblique d'un mât
Tu portes une cargaison de léthargie
C'est l'éternel sommeil qui te désanima.*

*
* *

*Qui ne voudrait au soir de sa mort triomphale
Embarquer sur la nef aux flasques avirons
Et dont le capitaine est un cynocéphale
Pour nous mener au port paisible où nous irons.*

*Nous nous arracherons sans le cri des sirènes
Mais avec le ricanement des singes gris
Qui danseront la nuit sous la lune sereine
De la poupe à la proue et des ponts jusqu'aux ris.*

*Évoquant le raout des forêts abyssines
Lorsque liant leurs queues et le sourcil altier
Ils sautent tandis qu'une guenon assassine
Fait choir sur eux des noix du haut d'un cocotier.*

*
* *

*Mais voilà que s'écarte une mer onctueuse
Et s'en va le bateau comme le bel été
Les brumes de l'automne ont des langueurs tueuses
O Mort de ton silence à ta solennité.*

*Le chemin n'est si long que pour les affidés,
Que pour ceux qui jamais se taire n'ont voulu
Car le recueillement nous parle toujours d'elle
Et ce pourquoi toujours un cargo nous a plu.*

*Ce qui nous fait chérir les infinies partances,
Trembler d'amour devant l'appel horizontal,
Ce qui donne à la mer ses crouleuses lactances,
Ce qui fait du soleil ce mourant vespéral,*

*C'est l'espoir qui fleurit malgré le découragement
Comme une herbe qui perce à travers le pavé
Il agite en pleurant les mouchoirs du mirage
A qui la brise donne un air d'aspic lové.*

*Et c'est lui qui fréta la barque pacifique
Qui n'a besoin ni de charbon ni de mazout
Pour bercer le repos et lent et maléfique
De ces singes venus de quelque lointain Zoo.*

*
* *

*O calme de la mer quand la mort y navigue,
O tacite du vent qui nous a vu mourir,
O poids désormais saint de ma douce fatigue,
O mon éternité qui me va secourir.*

*Le voyage est heureux qui méconnaît son terme,
Merveilleuse la nuit ininstruite du jour,
Et plus subtil encor le parfum qu'on enferme.
Que vaudrait la princesse échappée à sa tour*

*O ma pensée, ô ma chère prisonnière,
Laisse aujourd'hui la barque d'or à ses rameurs.
Sache pourtant que c'est une saisonnière,
Et quand ce sera l'heure intelligemment meurs.*

Claude TAHA HUSSEIN.

Mai-juin 1944.

LA LITTÉRATURE ANIMALIÈRE ET LA PSYCHOLOGIE DES BÊTES.

(SUITE.)

L'Animal vraisemblable.

Le prosateur qui a décidé de s'interdire de « quitter la Nature d'un pas » et qui a des prétentions scientifiques doit être prêt à compter avec de graves exigences : il lui faut se représenter son lecteur avec qui, dès les premières lignes de son œuvre, il passe un véritable contrat. « Es-tu un fantaisiste ou un chercheur de vérité » dit le lecteur ? « Si tu cherches la vérité, es-tu disposé à aller jusqu'au bout, refusant toute concession à la supposition, aux présomptions ou aux conjectures ? » L'auteur alors répond par oui ou par non, mais demande, au moins en général, quelques concessions : il en est une qu'il faut lui faire, celle qui, dans le cas présent, consiste à *faire parler ses bêtes*. Or, c'est sur cette concession, infiniment importante à nos yeux, que se base presque toute notre différenciation entre les auteurs de la deuxième et de la troisième catégorie. Ceux que nous allons étudier maintenant prêtent le langage à leurs héros, et par là, ils acceptent de ne

nous donner qu'une peinture vraisemblable de leur psychologie, mais non point vraie absolument : la plupart des récits ne seront pas écrits du point de vue des animaux ; ils ne seront pas impersonnels totalement ; la bête ne sera vue que de profil ou, à la rigueur, de trois-quarts. Il faudra le génie d'un Kipling pour nous donner l'illusion de la vérité, grâce à une multitude de notations absolument justes et ne prêtant le flanc à aucune critique d'ordre scientifique.

Ceci posé, nous nous trouvons tout de suite dans un jardin magnifique où les plus humbles fleurs ont un parfum subtil. Les essais, les nouvelles ou les romans de ce jardin zoologique ont embaumé notre jeunesse. On peut même dire de certaines de ces œuvres ce que Nisard disait des fables de La Fontaine. Elles sont « le lait de nos premières années, le pain de l'homme mûr et le dernier mets substantiel des vieillards ».

Il faut essayer de « comprendre » la bête, disait le psychologue Claparède, et non pas seulement « l'expliquer ». Il faut « aimer » la bête, disent ces hommes au grand cœur, pour la « comprendre », transposant sur le plan affectif ce qui n'était qu'intellectuel. Ne peut-on connaître en aimant ? Ne peut-on même, mieux connaître en aimant qu'en expérimentant froidement ? N'est-on pas enfin, plus impersonnel, plus capable d'envisager les problèmes d'une façon plus vaste, plus complète et plus secrète ? L'expérimentateur (nous l'avons vu avec Fabre lui-même) ne dérange-t-il pas les conditions de la vie, ne rend-il pas complexe les problèmes simples, ne se met-il pas lui-même en travers des réactions normales ? Fait-il abstraction de lui ? n'est-il pas en personne, toujours présent, détruisant la spontanéité, contrariant les réflexes, contrecarrant les inclinations ? Imbus de cette idée reconfortante, voilà nos animaliers partis à la recherche de l'âme profonde, et, comme nous le verrons tout à l'heure, certains d'entre eux ont si bien réussi dans leurs œuvres, purement littéraires

en apparence, qu'ils ont apporté à la biologie et à la philosophie elle-même quelques réponses à des questions éternelles.

Il est parfois bien difficile de classer certaines pages et, en particulier, toutes celles où un animal est étudié dans une sorte de monographie qui n'a pas la précision ou la minutie d'observation de Fabre et qui n'est pas non plus une histoire ou une véritable œuvre d'art. Voici une page de J. de Pesquidoux par exemple : « C'est contre la basse-cour que le renard déploie toute sa stratégie. Dès qu'il connaît bien une métairie, il l'investit. Surtout à l'époque de l'allaitement et du sevrage des petits, où il faut des mamelles pleines à sa femelle, des repas substantiels aux renardeaux. Il commence à l'aube. *Hardiment*, assis sur ses pattes de derrière, il se poste aux abords du poulailler. Il *sait* que l'on ouvre les portes par le dedans, que les hommes vont tout de suite aux étables et que le chien fatigué dort à cette heure. La première poule qui sort est pour lui. Et il détale... *Je* laisse à penser les fureurs qu'il soulève (chez nous)... » L'écrivain est là qui décrit en artiste.

Voici une autre artiste en mal de philosophie : « Un arbre même me semble plus proche de moi que ne l'est un insecte. J'accepte la forme végétale... ; j'en trouve immédiatement la beauté, la grâce, le rythme marqué par les axes de croissance, et je puis entrer ainsi dans la fraîche âme *verte et sylvestre* (?), embryonnaire encore, dont le parfum et la fleur sont des musiques de moi connues. Mais cette forme de l'insecte me demeure lointain ; elle possède le mouvement, la marche, le vol, elle a des organes comme la mienne, une sorte de sang, une bouche, et ces yeux d'où ne sort jamais rien de connu, me repoussent à jamais hors d'eux-mêmes » (Jeanne BEMER-SAUVAN, *La mystique de la Ferme*). Toujours le haïssable « moi » ! Toujours l'homme... ou la femme, au centre du tableau ! Combien préférable, à notre idée, ces deux

strophes du baudelairien Rollinat dont le frère était d'ailleurs un zoologue distingué :

La mare aux grenouilles.

*...Elles s'en vont au loin s'accroupir sur les pierres,
sur les champignons plats, sur les bosses des troncs,
et clignotent bientôt leurs petites paupières
dans un nimbe endormeur et bleu de mouchérons.*

*Émeraude vivante au sein des herbes rousses
chacune luit en paix sous le midi brûlant :
leur respiration a des lenteurs si douces
qu'à peine on voit bouger leur petit goître blanc.*

(Dans les Brandes).

Dans le genre purement descriptif, objectif, mais littéraire, il faudrait citer le Suédois Bengt Berg (*Mon ami le Pluvier*), Charles Silvestre (*Au Soleil des Saisons*), l'Américain W. H. Hudson (*Le Naturaliste à La Plata*), M. Constantin-Weyer (*Clairière*), mais déjà l'animal est en train de prendre d'assaut la scène du roman ou de la nouvelle ; il entre, petit à petit, dans la littérature vraie, quittant le champ de l'observation pure... ou frelatée. Il a les honneurs de livres entiers ; on parle de lui dans les austères Académies où des prix lui sont décernés (du moins à ceux qui le chantent). Le voilà étudié pour lui-même, non plus découpé en tranches, « vivisecté » sur la table d'opération, boyaux à nu, nerfs à l'air, cerveau fendu (n'est-ce pas, grenouilles, mes sœurs ?). Seul, le cœur est moralement découvert ; la petite âme vacillante, cette « quintessence » dont parlait La Fontaine, on la serre de près, on la contourne pour l'accrocher ; et, se mettent à ce travail les meilleurs d'entre les hommes, les plus doués et les plus généreux.

Les histoires romancées de bêtes sont légion et nous nous excusons de ne pouvoir en donner une nomenclature complète. Que les lecteurs intéressés par cette étude se reportent à l'*Anthologie des bêtes* de la Librairie Stock à peu près complète en ce qui concerne les grands auteurs (mais pourquoi Jack London a-t-il été si complètement oublié?). Nous ne pourrions donner ici que quelques aperçus concernant les œuvres qui ont fait date, en regrettant de ne pouvoir présenter les études de J. O. Curwood, par exemple, sur les castors (Kazan), suivies et complétées par les observations vivantes (et peut-être fausses) de Grey Owl. *The Call of the Wild*, *White Fang*, *Jerry in the Islands*, *Michael* de Jack London devraient être dans toutes les bibliothèques de jeunes ; l'auteur s'est attaqué surtout à l'âme du chien à demi apprivoisé en qui combattent les « instincts » originels de la race et ceux, plus récents, de la fidélité et de l'esclavage à l'homme ; ami des bêtes il s'est rapproché plus que quiconque de l'idéal du créateur de Bagheera. Sa compassion pour ces créatures simples l'a incité à créer des clubs que l'on a appelés depuis : *Clubs Jack London* (à Paris, naguère : 14, rue Fromentin) pour faire cesser les horreurs du domptage brutal et même toutes les exhibitions d'animaux. Malheureusement le public raille ces belles œuvres qui vont contre ses instincts et l'on a vu dernièrement (affaire Maud Loty), comme il est prêt à accueillir tous les arguments qui lui prouvent que l'animal en cage et cultivé par la torture est la plus heureuse des créatures ! Les dompteurs sont infiniment plus dangereux qui les abrutissent par le fouet ou par la répétition de mouvements artificiels qu'ils accomplissent comme des machines usées. Il faut battre ces lions ou ces éléphants pour leur tirer des rugissements ou des barrissements de douleur ou de colère...

Plus près de nous, Louis Pergaud a peint les animaux de son pays, la Franche-Comté, dans une langue subtile et nuancée, non dénuée de bavardage, et où l'on aperçoit encore

trop l'auteur, discutant, admirant, haïssant à la place de ses animaux, avec le parti-pris d'un homme : le jugement et l'intelligence manquent même parfois ouvertement. Cependant nous devons convenir que ses histoires d'animaux sont extrêmement prenantes ; les intrigues y sont remarquablement menées, les bêtes sont étudiées avec un « zèle naturaliste » très louable où aucun détail (surtout sale) ne nous est épargné. Mais dans ce dernier genre, on ne peut faire mieux que M. Paul Achard qui, dans *Nous les Chiens* nous donne l'impression d'abuser de notre confiance : ses bêtes découvrent inlassablement sur le néant des hommes qui ne connaissent le monde qu'à travers leurs cinq sens, et si misérablement ! M. Achard ignore probablement qu'un grand nombre de bêtes (dont les chiens et les chats) ne voient même pas les couleurs ! La jeune héroïne du roman, nouveau *Micro-mégas*, a un vocabulaire assez riche certes, bien que curieux dans la « bouche » d'un si joli animal ; elle avait, de son propre aveu, une « garce de mère » et son père « vivait de son corps ». (Qu'en pense le philosophe Espinas qui leur donnait naguère une conscience morale ?). Quant à elle, elle est coquette et se croit déjà « une femme. . . » Quelques jolies pages sur l'amour et la maternité ne peuvent nous faire oublier la vulgarité du ton et surtout le manque complet de vérité, pure et simple.

Bien d'autres modernes ont collaboré à cette étude passionnante : mais Maeterlinck s'est peut-être laissé leurrer par des expériences brillantes sur les Chevaux d'Elberfeld, par une sympathie exagérée et une indulgence secrète pour les insectes collectivistes. L'Oiseau Bleu serait-il davantage son genre, malgré un indiscutable talent d'observateur ? Madame Rachilde, un peu menue, apporte par endroits une vision neuve et nette de l'animal (*Théâtre des bêtes*). André Demaison, souvent puissant (*Le Livre des Bêtes qu'on appelle sauvages*), se laisse aller à la facilité, assuré qu'il est d'un succès de librairie (*D'autres bêtes qu'on appelle sauvages, Trois histoires de*

bêtes, etc.). Il cherche à faire méditer sur des idées morales les grandes personnes et les enfants. Voici *Nontap*, dédié à son fils où la panthère parle sur un ton d'épouse fatiguée « (qu'en dites-vous, mon fils... précoce assurément!) ». L'hyène, en train de traire du lait (!) s'écrie : « Ma main me fait trop mal... » et abandonne le travail. Quant au but de l'histoire, il semble prouver que c'est ainsi que « les bêtes de la brousse perdirent la maîtrise des bœufs qui est restée, depuis cette époque, entre les mains des hommes » (la main des hyènes ne s'en portera que mieux ! quelle idée aussi de traire des bœufs !). Voilà le but de tout un récit... Néanmoins, M. Demaison a bien regardé les bêtes exotiques et il a peint avec beaucoup de bonheur Ouara la Lionne, Poupah l'Éléphant, l'antilope Tan, le chacal Zib, le crocodile ; et sa comédie animale peut, jusqu'à un certain point, nous faire penser à la comédie humaine : c'est une Cousine Bette « des terres primitives » où parfois l'innocent est sacrifié à la haine ou à la convoitise et où le malheur rapproche des créatures aussi différentes qu'un cheval, un taureau et une panthère (*Trois pauvres diables*).

Mais de tous temps, ce sont les femmes qui se sont trouvées à être les plus proches des animaux... par leur compréhension intuitive et M^{me} Colette a poussé cette compréhension jusqu'au génie ; nous regrettons infiniment que les événements actuels nous aient ravi et nos notes... et *La Chatte*, laquelle nous aurait donné les plus belles pages écrites en langue française (et quelle langue !) sur nos frères inférieurs. *Le Dialogue des Bêtes*, à lui seul, est un véritable chef-d'œuvre et contient des pages d'anthologie universelles, en particulier *Le Voyage* qui est cité partout : le froid mépris du Chat pour tout ce qui n'est pas lui, son flegme, son sang-froid moqueur, son caractère bougon et rageur, sa ruse, son impudence, son orgueil qui jamais ne condescend ; en regard, la grosse bonhomie de Toby-chien, bête sympathique,

toujours en mouvement, toujours pressé, toujours en retard, implorant les caresses, tombant mal à propos, tout cela est délicieusement peint dans le genre français, nerveux, élégant, capricieux, sautillant, incisif, joli, ciselé. Si ces animaux parlent, ils parlent comme l'on sent qu'ils peuvent parler, avec un minimum « d'analogie humaine » (sauf peut-être lorsque le chat pousse un : *Home sweet home* un peu bien imprévu). Mais puisque les bêtes parlent, pourquoi ne seraient-elles pas polyglottes ?

Car elles parlent, les bêtes. Mais on n'est guère d'accord aujourd'hui encore sur leur langage ; et cependant, avant d'aborder l'auteur qui représente, à nos yeux, ce qui a été écrit de plus beau dans toutes les littératures sur le sujet qui nous intéresse, nous voudrions nous faire une opinion sur ce point : il est en effet de première importance pour établir la vraisemblance de ce qui va suivre. Pr. Munro-Fox cite une expérience dans laquelle des poussins sont élevés loin de tout contact avec des gallinacés : d'eux-mêmes ils font les petits cris ordinaires des poules, mais les jeunes coqs sont incapables *to crow*, de faire leur *cocorico* : il faut le leur apprendre. De même un canari, élevé avec un rossignol, se donne un mal immense à apprendre le chanson perlée de son commensal. Les animaux domestiques se font comprendre dans leurs désirs et le chat a cinquante façons de miauler ; d'une façon générale, bêtes apprivoisées ou sauvages expriment une certaine gamme de sentiments sans arriver, à notre connaissance, à avoir des « mots » pour les choses ou pour les idées. Apparemment cependant, les animaux se parlent, il n'est pas nécessaire de revenir sur le langage des fourmis ou des abeilles, sur le chant des crapauds menés par un chef d'orchestre ; penchons-nous sur les chimpanzés, même à travers un grillage de jardin zoologique : ils sont là, tous ensemble, jouant ou se cherchant des parasites ; ce faisant, ils gloussent avec leurs douces lèvres, élevant la voix, l'abais-

sant selon les phases du jeu, se regardant entre interlocuteurs ; puis, tout d'un coup, un mouvement de foule les disperse, et les rejoint au sommet d'un arbre. Une maman crie plus fort et se précipite sur un de ses petits à qui elle applique une « fessée » magistrale, sans qu'il soit possible, à ce moment-là, de distinguer entre une maman-singe et une maman tout court ; la voix monte, la fêrule s'abat : et il peut sembler que les raisons de la correction sont étalées en bonne et due forme devant le fautif qui éjacule en sanglotant des raisons contraires. . . Les animaux de même espèce, vivant en bandes, n'ont pas qu'un seul cri pour se prévenir d'un danger commun : ils caquètent, murmurent, hurlent à longueur de jour, du moins ceux qui ont des cordes vocales (et la girafe n'a pas trouvé la place d'en avoir). Est-ce que le fait de vivre en bandes ne permet pas aux petits d'apprendre un langage ? Est-ce que ces voyages en troupe ne leur servent pas d'école ? Mais comment saurons-nous jamais si l'éléphant des Indes comprend son congénère d'Afrique ? Nous devons donc, là encore, revenir à la méthode analogique et observer les animaux dans leurs sens principaux. N'est-il pas curieux par exemple, de constater que, si beaucoup d'animaux ne connaissent pas la couleur, les plus évolués d'entre eux possèdent un œil semblable au nôtre et en particulier certains singes (le tarsier) ont une tache jaune sur la rétine leur donnant une vue stéréoscopique des objets. « Cette netteté de vue réagit automatiquement sur le cerveau, lui permettant de se concentrer et de prêter une attention soutenue au sujet qui l'occupe » (BOULENGER, *Les Singes*). L'ouïe des bêtes est très fine, même chez les poissons ; l'odorat bien plus développé dans la forêt que dans la ferme. Les chats ont un véritable sens du *black-out*, les poissons, un sens qui leur permet de détecter la pression de l'eau ; les chauves-souris ne heurtent jamais quoi que ce soit dans le noir, le pigeon et tant d'autres animaux retrouvent le nid à des milliers de

kilomètres de distance ; que dire du sens kinesthésique, du sens cénesthésique, etc. ? Tous ces sens sont en général plus développés chez les animaux que chez nous : certains mêmes n'existent pas chez l'homme et de nombreuses expériences, là encore, les ont mis en évidence (MUNRO-FOX, *The personality of animals*, Binet, Janet, Maeterlinck, Walther Riese, etc.). De même, ils ont un langage ; s'il leur est impossible probablement « de dire quoi que ce soit au sujet d'une banane », ils sont capables de demander cette banane, de supplier pour l'avoir et même de l'exiger, ce qui représente déjà quelques nuances dans le langage !

Nous avons trouvé une autre cause à notre ignorance de leur parler et nous la donnons pour ce qu'elle vaut ; elle nous est présentée avec le plus grand sérieux par deux hommes de lettres qui ne plaisaient pas avec la question animalière. Le premier, Charles Derennes, nous dit en peignant sa chauve-souris apprivoisée : « . . . la parole aiguë, si aiguë *et si haute qu'elle n'est pas perceptible à toutes les oreilles humaines*, eut comme une modulation de résignation désespérée ». Le deuxième écrit, en parlant des loups : « . . . Ils entouraient le vieillard comme un banc de marsouins entourent un steamer rapide, tout en causant avec indifférence, car leur langage commençait au-dessous de la dernière note la plus basse de la gamme qu'un être humain non exercé peut entendre. (La note la plus haute, la dernière de toutes est le cri aigu de Mang, la chauve-souris, que beaucoup de gens ne peuvent percevoir. De cette note part la gamme sur laquelle oiseaux, chauve-souris et insectes parlent) ». L'image marine, la présentation de Mang, le style coupant, la précision scientifique : vous avez reconnu en ce savant animalier, Rudyard Kipling, dans son œuvre, les *Livres de la Jungle* !

De ces deux livres, on pourrait aisément dire ce que Nisard disait des fables de La Fontaine et que nous avons cité au début de cette étude. L'auteur âgé de 29 ans quand parut

le premier Livre (1894), semble vouloir, à la fin d'une rude journée de labeur, raconter de féeriques histoires ; récits de cette Jungle où il est né (1865), où il a passé sa première enfance (1865-1871), où il est retourné adulte (1882) et qu'il n'a quittée que depuis quatre ans (1890) pour monter vers les paysages nordiques de l'Amérique, à ce moment couverts d'un bon mètre de neige, où la nostalgie d'un pays chaud et coloré vient le tourmenter ; histoires de ces animaux puissants et terribles que les petits Américains des cités ne connaissent pas, qui sont rares ou ignorés, même dans leur parc de Yellowstone, histoires de ce tout jeune enfant jeté parmi eux, qui se fait des amis totalement dévoués en même temps que des ennemis irréductibles et qui devient le Maître de la Jungle.

Et cependant, ces apparences peuvent-elles longtemps tromper ou même rebuter définitivement les lecteurs plus âgés, trop sérieux qui fermeraient assez vite le livre lorsqu'ils voient apparaître à l'entrée de la caverne de Père Loup, le bébé tout brun, pouvant à peine marcher, mais tout souriant ? *They are all to blame, they are all to blame* (Tennyson). Car c'est un véritable théâtre « aux cent actes divers » que Kipling nous offre, où l'animal seul est en scène d'une façon continue, ne laissant jouer à l'homme qu'un rôle épisodique dans les huit histoires qui se rattachent proprement à la vie de Mowgli ; puis, lui donnant une place plus grande, quoique mystérieuse et lointaine dans les contes arctiques et le *Miracle* de Purun Baghat. L'objet de notre étude portera sur le « cycle » de Mowgli.

Nous voici dans la Jungle, infimes et infirmes sous les bambous géants et sur les épines acérées qui s'attachent aux pieds et aux pattes. Quelle est cette Jungle ? C'est une erreur commune de ne voir cette région qu'aux environs de Calcutta. Les Jungles existent en bien des endroits de l'Inde et de l'Indo-Chine ; Farrère les a rencontrées à Mon-Cay (*Une jeune*

filles voyageurs), Loti (*L'Inde sans les Anglais*) et Croisset (*La Féerie cinghalaise*) à Ceylan; A. Besnard à Madura dans le Travancore (*L'Homme en rose*); Goblet d'Alviella (*Inde et Himalaya*) au Nord de Bombay. Si le Français n'était pas, d'après la définition humoristique d'un Anglais, « un homme qui ignore sa géographie », il saurait que la Waingunga, la fameuse rivière qui est le centre de la vie dans les Jungle Books traverse une partie des provinces centrales et se jette dans le Godaveri; que Seonee est sur ses bords à dix degrés au sud de Lahore (ne pas confondre avec un Seonee situé à quelques dizaines de kilomètres du premier, mais sur un tout autre versant). Il saurait que le crocodile des *Croque-Morts*, avide de chair jeune, est parti un jour pour monter, par les affluents de gauche du Gange, jusqu'au Gange lui-même, l'ancêtre de toutes les rivières (*Gunga* veut dire : Mère) qu'il rejoignit vers Agra; descendant sur Etawah et sur Allahabad, il atteignit Monghir et son immense cimetière (cf. Élysée Reclus), puis reprenant sa course vers l'amont, il reparut à Arrah et rejoignit par les ruisseaux son fief ancestral. Aussi précises que ce périple et cette situation des lieux géographiques viennent les descriptions. Plus précis encore sont les habitants qui hantent cette nature enchevêtrée : comme l'indique Kipling, le lion en est complètement disparu; les grandes espèces y sont bien celles qui tiennent les principaux rôles (la panthère n'étant qu'une variété du *Felis pardus*) si l'on en juge par le décompte de leurs méfaits, que précisent les revues *La Nature* (1883) et *Sciences et Voyages* (n° 419) : sur 21.500 personnes tuées par les bêtes sauvages, dit l'une, 20.000 l'ont été par les serpents, 1.000 par les tigres, 300 par les loups et 200 par les léopards. Tout au plus pourrait-on noter dans nos deux livres, la faible part donnée à la gent ailée (il n'est pas question, par exemple, des perroquets); le vautour seul est souvent rappelé : n'est-il pas en effet, le grand agent de la salubrité publique? Et voilà

peut-être pourquoi l'Adjudant des *Croque-Morts* est un animal sacré. Tout dans la nature, ne finit-il pas par lui? La vraie et la seule lacune serait le Rhinocéros : c'est peut-être qu'il a de trop *bad manners*.

En revanche, voici un habitant des bois et des marais tout à fait inattendu : c'est Mowgli, petit bébé tout nu, qu'un tigre poursuit, par un beau soir de lune pleine, et qui vint se réfugier près des chaudes mamelles d'une louve ; mais Kipling est d'accord avec Thurston Hopkins (*R. Kipling's world*) qui nous cite deux histoires de chasse au cours desquelles un enfant fut trouvé dans la Jungle ; dans l'un des cas, l'enfant conserva un *strong wolfish smell* en dépit de toutes les ablutions. D'ailleurs, l'enfant-loup est une croyance du folklore hindou.

La Revue *L'Illustration* a reproduit un tableau exposé à la Société nationale des Beaux-Arts en mai 1927 sous le titre : *Les Amis de Mowgli*. Ils sont là tous quatre, groupés autour du jeune Maître, en route pour une merveilleuse randonnée au cœur de la Jungle. En plein centre, auréolée de vie ardente, est la bête préférée de Mowgli... et de Kipling : Bagheera, la princière panthère noire que l'auteur nous décrit amoureusement et avec un profond réalisme, sans le secours de termes latins ou techniques. C'est d'un bond qu'il tombe sur la scène du Rocher du Conseil ; sa fourrure est complètement noire « d'un noir d'encre, mais avec les tavelures de la panthère, apparaissant sous une certaine lumière comme les dessins de la moire ; ses muscles gigantesques roulent cachés dans sa fourrure luisante ; une lueur rouge cligne derrière sa prunelle vert-béryl ». Sous son menton soyeux est la marque du collier d'Oodeypore qu'il porta, jeune, dans les cages des hommes. Bagheera est-il au repos ? Il a les pattes repliées sous la poitrine, ou « étendues sur les feuilles », les yeux mi-clos ; de temps en temps, il en étire une pour admirer « ses griffes d'un bleu d'acier qui coupent tout au bout comme

un ciseau à froid » ; ou bien, « il bâille avec minutie, recherche, ostentation, mépris ». Avec un peu moins de détails et de complaisance, mais non d'exactitude, est dessiné le second ami de Mowgli que l'on aperçoit au flanc droit de Bagheera dans le tableau de Deluermoz : Kaa, le serpent-python de dix mètres de long, qui a vu « cent et cent pluies ». Il glisse le long des branches aussi doucement « que s'étend la mousse », vole les singes au sommet des arbres, et nuitamment. Toute sa force réside dans sa tête qu'il lance comme un bélier contre ses adversaires, avec une rapidité déconcertante. Il faut le voir après son changement de peau, quelque peu « sourd et quinteux », abritant dans le hamac de ses replis le petit Mowgli, qui, confortablement appuyé, joue avec la vieille dépouille squameuse et déchirée, gisant, trouée et tordue parmi les rochers. Et la danse de la faim : « Il tourna deux ou trois fois en un grand cercle, balançant de droite et de gauche sa tête, d'un mouvement de navette. Puis il se mit à faire des boucles et des huites avec son corps, des triangles gluants qui se fondaient en carrés, en tertres annelés, tout cela, sans se hâter, sans s'arrêter, sans jamais cesser le sourd bourdonnement de sa chanson » (Chasse de Kaa). Il est dédaigneux : il n'aide et n'aime pas le Loup. Deluermoz a mis celui-ci au côté opposé de Bagheera. Il se profile d'une allure raide et obstinée, un peu spectrale. Est-ce Père Loup qui, en s'éveillant, « se gratte, bâille et détend ses pattes l'une après l'autre pour se débarrasser de la sensation de paresse qui engourdit leurs extrémités » (Les Frères de Mowgli) ? Ou bien Raksha, son épouse, dont le « gros nez gris repose parmi ses quatre petits qui pirouettent ou qui piaillent », ou culbutent les uns par dessus les autres lorsque leur mère, « les yeux flambants comme deux lunes vertes dans les ténèbres », fixe le grondant Shere Khan ? Ou encore Frère Gris, le compagnon fidèle du petit d'homme, même après son mariage (Dans le Rukh), qui sait se tenir « un peu sur la gauche pour

prendre le vent qui vient de droit » (Descente de la Jungle)? Ou enfin le vieil Akela, Chef du Clan, le grand loup solitaire, tombé plusieurs fois dans les pièges, dont « le gris tourne au blanc de lait avec l'âge, dont les côtes saillent et qui marche comme s'il eût été de bois ». . . Un peu en arrière, toujours en arrière, vient le bon Baloo, l'ours brun au « trot massif », au gros ventre fourré ; on le voit se caler carrément sur les hanches, attendant la lutte et on apprend qu'il se nourrit de noix, de racines et de miel (certains zoologues prétendent bien que les ours ne dédaignent pas la chair de l'homme . . . : ВРЕМЯ, *Histoire naturelle*). Son frère Sona, l'Ours noir de l'Himalaya, porte sous le menton une marque blanche en forme de V (ces ours existent dans tous nos jardins zoologiques).

A ce quatuor bienfaisant, ingénieusement représenté par le peintre, on pourrait opposer le quatuor haïssable, très fortement décrit par l'auteur : le Tigre, Shere Khan, qui cligne de l'œil stupidement à la « Fleur rouge » (le feu) et dont la gueule est souvent souillée de longues trainées huileuses et noirâtres. Il dort des heures et des heures, comme tous les animaux de la forêt tropicale, excepté peut-être la mangouste. Derrière lui, ne quittant pas son auguste pourvoyeur, trotte l'humble et maigre Tabaqui, l'inquiet chacal à la queue touffue. Il faut entendre son hurlement : imaginez « un mélange de haine, de triomphe et de désespoir au travers duquel loucherait une discordance et vous aurez quelque idée du Pheal qui s'éleva, s'éteignit, frémit et vibra dans le lointain, au-dessus de la Waingunga ». Son autre pourvoyeur, le Crocodile ou Muggler, joue le rôle essentiel dans les *Croque-Morts* : il avait « vingt-quatre pieds, était enfermé dans une cuirasse qu'on eût dit de tôle à chaudière, à triple rivets ; clouté, enquillé, crêté, les pointes jaunes de ses dents du haut dépassant la mâchoire inférieure qui s'effilait magnifiquement ». Non moins redoutable pour l'homme est le Cobra

Capelle, comme l'appelaient les anciens Portugais, le serpent à lunettes. Il sait s'avancer silencieusement : c'est un imperceptible cra-cra « un bruit aussi léger que celui d'une guêpe marchand sur une vitre » (*Rikki-Tikki*), « un bruissement sec d'écailles sur la brique ». Il a des couvées inquiétantes : vingt-cinq œufs cachés dans la melonnière, qui ont des peaux blanchâtres à la place de coquilles. Ce cobra tue en quelques instants l'homme le plus robuste et un voyageur moderne (Attilio Gatti) raconte que, piqué par un cobra, de deux morsures, il fut immédiatement et vigoureusement pansé par des nègres : malgré cela, il ne sortit de son délire « qu'une lune et demie après », soit quarante-deux jours de fièvre et d'inconscience totale.

Il est peu de traits qu'un naturaliste désavouerait dans toutes ces descriptions et le zoologue éminent qu'est M. Couitères n'oublie jamais, dans ses ouvrages sur *Le Monde Vivant*, de nous présenter, après l'étude sérieuse et scientifique de ses animaux, l'un de ceux de Kipling : Bagheera, Tabaqui, Chil, qui, pour lui, résument en quelques traits concis, puissants et vrais, la description technique. C'est le plus bel hommage d'un homme de science à un homme de lettres. Du reste, Kipling semble sûr de son fait et ose écrire, dans *Rikki-Tikki-Tavi* : Si vous lisez les vieux livres d'histoire naturelle, vous verrez qu'il y est dit que, lorsqu'une mangouste combat un serpent, s'il lui arrive d'être piquée, elle se précipite pour manger une certaine herbe qui contrebalance les effets du venin ; *ce n'est pas vrai*... C'est la plus belle riposte d'un homme de lettres aux *vieux* livres de sciences ! Et l'auteur dit ce qu'il sait être la vérité (vérité corroborée par la collection Larousse en particulier).

Entre ces deux clans d'amis et d'ennemis de l'enfant-loup, voici ceux qui vivent à peu près uniquement de la vie intime de la jungle. C'est d'abord Hathi, l'éléphant sauvage, le Silencieux, ou son frère, Kala Nag, que l'on emploie à la

chasse des éléphants sauvages. Nous apprenons, comme dans un véritable livre de classe, la façon dont on rabat les éléphants épars dans les montagnes et les forêts jusque dans une enceinte, formée de robustes madriers, appelée *keddah* ; la grosse herse qui en bouche l'entrée, faite de troncs d'arbres liés, s'abaisse après le passage des éléphants ; alors un Kala Nag pénètre dans ce pandémonium de feux et de barrissements, à la nuit close, en général ; il choisit dans toute la bande le plus farouche des porte-défenses, le martèle, le bouscule, le bourre jusqu'à le réduire au silence, tandis que les hommes, montés sur le dos des autres éléphants, jettent des nœuds coulants sur les plus petits et les attachent (*Toomai des Éléphants*).

Et voilà enfin que nous est présenté le spectacle le plus rare, le plus étonnant des us des éléphants : leur danse au milieu de la clairière sauvage, où les bambous géants et les arbustes eux-mêmes sont piétinés implacablement et en cadence, pendant que s'accomplit un rite inconnu et ineffable, on dirait presque mystique.

Puis viennent les Singes, les Bandar-log, qui représentent peut-être les intellectuels . . . ; les Dholes ou Chiens Rouges, brutes cruels qui ne seront désorganisés que par le petit peuple des Abeilles « qui déteste l'odeur de l'ail sauvage » ; la mangouste « au nez turbulent », le vautour Chil qui tournoie au-dessus des arbres « dans l'attente d'être à mourir ».

Enfin viennent les acteurs secondaires, qu'un mot évoquera dans leurs attitudes et mœurs vraies : Sahi, le porc-épic, Mor, le paon, Mang, la chauve-souris, Ferao, le pivert ; les noms propres sont généralement les appellations du folklore. Voici le Sambhur (*Rusa aristoteles*), au grognement sifflant ; Chikai, le rat sauteur, Chuchundra, le rat musqué, Darzee, l'oiseau tailleur qui sait faire son nid de larges feuilles dont il coud les bords avec des fibres et remplit l'intérieur de coton et de bourres duveteuses (Caustier l'appelle « la fauvette cou-

turière»). Ce n'est pas l'animal de convention, l'animal anthropomorphe des Contes pour enfants qui nous est présenté là, c'est l'animal réel, méticuleusement examiné, auquel Kipling doit son succès près de l'enfant et près du lecteur adulte et l'on conçoit très bien qu'il ait écrit dans la courte préface de sa première édition de 1894 : « L'auteur a le sentiment très profond de sa reconnaissance envers les bêtes de toutes sortes et autres... ! »

Notre écrivain n'a-t-il pas satisfait à toutes les conditions de l'*animal story* dont nous reparlerons tout à l'heure dans ses rapports avec l'*animal study* ?

Mais là n'est pas seulement la supériorité indéniable de Kipling sur ses devanciers et sur la plupart de ses disciples. Nous voulons savoir si ces créatures ont été vues avec des yeux de psychologue. Nous ne voulons point dire qu'il n'y ait pas de fantaisie dans cette jungle ; que ces livres ne soient pas des « histoires romancées » des bêtes, pour employer une expression actuelle. Mais nous devons confesser que, parmi tous les documents qu'il nous a été donné de consulter sur la psychologie animale, il n'en est pas un qui contredise réellement Kipling, si parfois ils ne s'aventurent pas aussi loin que lui dans le domaine spirituel.

Kipling, dans un magnifique élan d'intuition sympathique, a cherché à « décrire les sensations, les conceptions obscures de nos frères inférieurs, essayé de romancer l'existence mouvementée des créatures sauvages qui naissent, vivent, combattent, meurent selon les lois éternelles (?) de la nature » (Michel Epy), mais surtout selon la *Loi de la Jungle* qui est autre chose qu'une loi éternelle, laquelle supposerait une sorte de déterminisme fatal, fondé sur les seuls « instincts ». Et pour comprendre les bêtes, Kipling s'est effacé devant elles, nous donnant l'illusion d'une histoire qui se conte d'elle-même, sans auteur ; récit composé de plusieurs tranches de vie, qui à pour point de départ, une intense observation

extérieure et pour point d'arrivée des conclusions sur l'intérieur, sur le cœur, la volonté et l'intelligence des animaux. C'est une véritable société qu'il présente, où certains chaînons manquent, mais où nous pouvons distinguer nettement une hiérarchie et des grades.

Ce sont d'abord les petits, les « mangés », ceux que la nature a faits jolis et faibles : les gazelles aux yeux de femmes, les daims qui se recroquevillent sous les flancs de leur mère et dont la peur est le sentiment presque unique, déterminant leurs actes et leurs réflexes. Ils sont les victimes et l'auteur ne paraît point avoir une pitié exagérée à leur égard : mal adaptés, mal protégés, ils doivent fuir ceux dont ils sont la pâture et souvent, mourir sous leurs pattes ou dans leurs serres.

Immédiatement au-dessus, viennent ceux que l'on pourrait appeler les « bourgeois » de cette Jungle, lesquels se sont assemblés et chassent chacun pour tous (tableau de bourgeois idéalisé). Ce sont plus spécialement : les Chiens Rouges, les Singes et les Loups.

Masse onduleuse, compacte, de brutes opaques et insensibles, les Chiens rouges sont craints de tous, même des plus forts. D'un train lent mais sûr, d'une volonté obstinée lorsqu'il s'agit de répandre la terreur et la dévastation, ou simplement l'effroi, d'un entêtement stupide sur la trace, fût-elle unique, de qui les a nargués ou combattus, ils s'avancent en bandes de plusieurs centaines, dédaigneux des embûches, fixés sur le sang frais d'une patte cassée ; ils s'avancent de ce trot égal qu'ils savent capable de forcer le plus habile coureur des forêts et des plaines. La rancune est chez eux plus forte que la faim ; ils chassent pour assouvir leur haine inexorable, plus que pour assoupir leurs crampes d'estomac. Mais leur lourde volonté bestiale se heurtera à la ruse d'un gamin, riche de force spirituelle, qui a préparé une défense... offensive dans tous ses détails et qui amènera dans la gueule de

cette autre force physique, mais déjà plus organisée, qu'est le Clan des loups ceux qui ne connaissent qu'une activité aveugle.

Là vraiment, dans ce *clan de Seonee*, la bête a trouvé, avant l'homme, la formule qui met la force dans l'union. Le clan défend son territoire et le loup son terrier, loi simple et sûre ; et les explorateurs savent la vigueur invincible que déploie une bande de loups attaqués ; les observateurs plus tranquilles savent qu'une forte discipline règne chez eux et qu'une sorte de conscience collective prend naissance. Si les sentiments de chaque loup sont fiévreux et passionnés, irraisonnés, dans les occasions moins importantes, la volonté redevient unique et tendue lors du danger-commun. Famille Loup est le nucleus de cette cellule, où la loi est volontairement respectée, où la mère défend ses petits avec finesse et intelligence, où la tendresse paraît jaillir d'une personnalité qui raisonne. C'est un petit état, ce clan, où l'individualisme brutal s'unit heureusement au besoin de vivre dans le « Pack », force de la famille ; c'est là qu'apparaît bien cette coalition raisonnée, organisée, qui n'a rien d'anarchique. Nous trouvons tout cela dans la nature, et la psychologie a fait quelques pas en avant, croyons-nous, depuis les Livres de la Jungle (c'est en tous cas, l'avis de l'auteur du *Monde Vivant*).

Quel contraste avec le spectacle que nous présente le peuple Singe, alerte, léger de corps et d'esprit, inconstant, « querelleur, criard, effronté » clown, prestidigitateur, grimacier, acrobate, et l'on comprend mal que le Macaque rhesus ait été pris comme sujet d'expérience par la Russe M^e Kohts, dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* (15 mai 1930) : les naturalistes et Kipling n'en disent que très peu de bien ! Il est cependant capable de quelques idées élevées, d'actes audacieux (il veut se servir de Mowgli qui sait tresser les lianes et construire les huttes, chose que les singes apprennent fort bien à faire...).

Au-dessus de cette foule grouillante et nerveuse, brutale et agile, nous trouvons une « noblesse de robe et d'épée ». Le magistrat de la Jungle, c'est le sage Baloo, « le philosophe lourd », le pédagogue consciencieux, le docteur en droit (Constantin-Weyer approuve ce choix : « six mois d'hiver . . . six mois de méditation par an, songez à la sagesse que l'on acquiert ! »). Qui n'a vu, dans la fosse de nos « Zoos », cet immense corps massif, ramper de long en large contre les murs de sa prison, répétant d'un air las une éternelle et courte promenade en s'arrêtant parfois pour pousser un grognement morose ? Kipling, qui l'a observé dans ses attitudes, en a fait un être taciturne, fermé à toute plaisanterie ; sa lourdeur l'exaspère parfois et il en souffre et « il en pleure entre ses pattes ». Il est incapable, de par son ampleur même, de grands mouvements physiques et de grande activité mentale, mais Kipling a cru sentir en lui une vie cachée, profonde, intense peut-être, sous le regard terne ; la psychologie actuelle est encore impuissante à nous renseigner sur ce point, mais Constantin-Weyer qui a bien observé l'ours canadien (si lointain et cependant si semblable !) donne raison à Kipling (Clairière).

De robe et d'épée est le Tigre, peu noble en vérité au moral ; sa ruse est mêlée de haine et de férocité invincibles, de rancune sordide, de trahison. Faut-il classer aussi dans la noblesse d'épée, un des « seigneurs » les mieux venus sous la plume du Maître ? Ce doux animal, plein de sous-entendus cauteleux, qui, sans prévenir, fauche l'air de sa queue squameuse, est une des bêtes les plus dangereuses de la création. Clignotant d'un œil somnolent, mais toujours ouvert, il vit en apparence comme un solitaire ascète, mais heureux de son sort, comme l'induit l'auteur, de ce rictus affreux qui balafre sa face ; il n'est que rouerie, orgueil et hâblerie (*Les Croque-Morts*) : c'est le crocodile.

La vraie noblesse d'épée, ce sont les preux chevaleresques,

les trois pairs de la Jungle, armés de pied en cap pour la lutte, les grands amis de l'auteur, qui lui ont fait écrire quelques-unes des pages les plus inspirées qui soient dans toutes les littératures, mais où l'inspiration s'appuie (et c'est là sa grande force) sur une vérité d'attitude, de mouvements, qui étonne par la minutie de l'observation. Pas de situations extraordinaires, comme l'on en trouve chez certains animaliers modernes, pas d'exagération, mais un don de peinture précise qui force la conviction ; on a l'impression de se trouver devant une tranche de vie, débitée par morceaux successifs à l'étal de Dame Nature : c'est parfois une pièce de chair rouge et sanglante, affreuse et horriblement belle, comme un tableau de Rembrandt (un *Quartier de bœuf*, au Musée du Louvre) ; mais cela peut être aussi un étrange tableau, digne d'un Milton ou d'un Chateaubriand. Voici Hathi, le premier des trois preux, Hathi, l'éléphant biblique, petit-fils de Tha qui créa les eaux et qui créa la terre en la tirant des eaux avec sa trompe (*Comment vint la Crainte*). Pourquoi Tha fut-il le Moïse « dentu » des bêtes ? C'est qu'il est la Force Consciente et l'Intelligence. Il est le roi de la Jungle par sa taille, mais aussi par son acuité, sa réflexion, son sang-froid, sa persévérance.

Puis c'est Bagheera, la panthère, échappée des cages des hommes grâce à la force nerveuse de ses pattes veloutées, mais grâce surtout à la ruse qui pétille dans ses yeux d'émeraude. C'est le grand chat farouche, volontaire qui « fait bande à part », dans lequel tout vit (et Kipling n'a eu qu'à voir et à noter) : la queue qui cingle la brousse de colère ou caresse les herbes par jeu ; le corps qui se frotte aux lianes et aux écorces, voluptueusement ; les yeux en amande, furieux ou amusés, rusés et cruels à la fois, qui parlent d'humour et de tendresse ; ces prunelles qui disent l'intelligence ramassée dans l'attente de l'acte, la patience fiévreuse avant le bond qui va coucher la proie, la détente électrique contre

le tronc feuillu, ou, au contraire, l'avance lente et presque hésitante à travers les bambous cassants qui voilent pour un temps le désir âpre qui s'accroît d'envie à chaque seconde. N'est-ce pas l'âme même qui transparait pour un contemplateur dans chacun de ces actes, voulus et sentis pour un but ? N'est-ce pas, décuplée, centuplée, la peinture de notre chat familier, mystérieux solitaire à l'esprit fermé pour nous ?

Solitaire et millénaire est le serpent Python, Kaa, grand de stature et d'expérience, un indépendant qui vit presque en travers de la Jungle sociable qui songe et médite pour lui seul, quand il ne mange ou ne dort, capable de petite tendresse et de haine solide, qui ne fraye avec personne (nous ne connaissons même pas Madame Kaa), car il est craint des plus forts, qui méprise les loups, les cobras venimeux et tant d'autres, capté, ravi, par le seul regard du petit d'homme (cf. Alexis MUNTRE, *Le livre de San Michele, pour la question du pouvoir des yeux sur les bêtes*). Presque froid de cœur comme de sang, il joue pour abattre et tue en se jouant ; lent et patient à l'attaque, vif et prompt à la riposte, il n'est pas bon de le déranger lorsqu'il est en chasse ou quand il troque sa vieille peau contre une carapace, rutilante, moirée et onduleuse. Mowgli le sait, et aussi Kipling et tous les chasseurs, car un python de dix mètres est capable d'une détente surprenante qui va droit au but, non pas seulement sous l'effet d'un pur réflexe (il sait attendre des nuits entières, caché sur un tronc et mêlé aux branches), mais grâce à la réflexion qui lui fait attendre le moment propice, et grâce à un coup d'œil sûr. Kipling a vu aussi dans cette tête diamantine des traces d'attachement, d'affection, pour d'autres que ceux de sa race... Sommes-nous dans le domaine de l'imagination ? L'auteur tente-t-il une sorte de réhabilitation en faveur de toutes ces créatures, couleuvres et autres, injustement, stupidement traitées par les êtres supérieurs que nous sommes ?

La question est encore insoluble, mais les sentiments d'affection sont aussi humains qu'animaux.

Enfin, Mowgli possède ce que ne possèdent pas ses amis, et même Kaa : les yeux ; ces yeux d'un éclat bizarre et pénétrant, qui font baisser la tête à tous... Est-il supérieur par sa force ? Bagheera, Kaa et Baloo n'ont rien à apprendre sur ce sujet, chacun dans son genre ; par sa ruse ? les trois précédents et Tabaqui avec les loups l'emportent sur lui ; par l'audace ? mais Shere Khan tue plusieurs fois l'homme en une seule lune. La grande supériorité de l'enfant-animal, c'est d'avoir toutes ces qualités ensemble, quoiqu'à un moindre degré peut-être, car il est toujours en état d'infériorité lorsqu'il s'agit d'accorder son corps et son esprit : celui-ci crée beaucoup et celui-là ne suit que lentement. Mais ces yeux, cet hypnotisme où passe la flamme de son cerveau d'homme, voilà ce qui lui sert, au milieu des bêtes, plus que ses mains elles-mêmes. Voilà ce qui courbe le front de ses ennemis les plus acharnés comme de ses plus francs amis : Kaa l'a connue, cette fascination ardente et il a reniflé la poussière ; Bagheera a soutenu le regard une demi-minute, puis s'est soumis. Toute sa nourriture riche se « résoud, se digère » dans ses yeux éclatants, en puissance et en volonté réfléchies : c'est un chef. Il possède le pouvoir de décision rapide, la mémoire « brute », mais aussi la mémoire « organisée » des psychologues, l'initiative, le sens tactique (Mowgli et son créateur auraient fait deux excellents élèves de l'École militaire de Sandhurst) ; il possède aussi la ténacité qui voit clair, l'audacieux entêtement ; enfin il possède tout un monde de sentiments, à lui-même inconnus et incompréhensibles : quelle fine notation que celle où il dit sa peine de ne pouvoir se saisir, se comprendre, dans la *Course du Printemps* ! C'est par des détails de ce genre que Kipling nous prépare à l'étude d'âmes plus complexes et l'on pourrait dire que son Mowgli est, par certains côtés, sa maîtrise de soi, sa curiosité,

sa précocité intellectuelle, un précurseur de Kim. Mais l'enfant-loup n'est encore qu'un bel animal, élevé au milieu des bêtes, que la société n'a pas corrompu ou du moins touché (et un peu sali, qu'on nous l'accorde tout de même). Les sentiments qui tourbillonnent en lui, l'étouffent parfois ; trop forts, ils sortent au milieu de sanglots (et le petit d'homme est le seul à pleurer dans la Jungle... avec Baloo et aussi le crocodile, au souvenir du petit bébé que ses mâchoires manquèrent, mais on sait ce que valent les larmes du crocodile...); ils s'extériorisent en élans brusques de tendresse, en fuites éperdues, en silences pénibles et en découragements. En un mot, il est l'homme primitif, qui, insensiblement, est monté de la bête jusqu'à l'adolescent intelligent, trop sensible, devenant un autre être, fermé à la tendresse de Bagheera et s'ouvrant lentement à celle de Messua, sa mère... et à l'amour (*Dans la Rukh*). Il a relié la race animale à la race humaine, montrant qu'il n'y a entre les deux que des différences de degrés et non de nature.

En somme, « quand Kipling nous donne-t-il le mieux l'impression que ses héros sont *vivants* et *réels*? Est-ce lorsqu'il nous peint la foule de tous les jours ou quand il nous présente le peuple des collines et les créatures de la Jungle » (John Palmer)? Il n'est pas dans notre intention de nier la part d'imagination de l'auteur à conter des « histoires » bien ordonnées, savamment conçues, tendant vers un but, où les animaux parlent un langage compréhensible à tous, mais il nous semble que l'on ne peut nier l'immense part de vérité, tout à fait perceptible, qui imprègne son œuvre. On l'a souvent dit : il est parti de l'extérieur pour analyser l'intérieur. Les animaux n'ont-ils pas en effet des besoins comme les nôtres? Ne les satisfont-ils pas d'une façon analogue à la nôtre? Leurs gestes, dans toutes leurs particularités, ne sont-ils pas accomplis en vue d'une fin, comme les nôtres? Ne leur connaît-on pas toute une gamme de sentiments, étudiés depuis assez peu

de temps dans leurs infimes détails, semblables aux nôtres et qui pourraient même nous faire honneur ? Les animaux jouent, et (mieux que les politiciens) ne savent-ils pas s'arrêter là où commence la féroce bataille ? Les animaux rient et de curieux instantanés ont surpris des rictus franchement comiques dans des situations drôles. Ils goûtent la musique, à leur façon certes, mais ils la sentent (nous connaissions un chien qui hurlait lorsqu'on lui jouait la gamme simple, même au milieu d'un morceau et se tenait tranquille lorsque le morceau reprenait ; il allait jusqu'à empêcher son maître de toucher son piano). Ils ont aussi une activité qui dépasse notre entendement, tels ces danses ou ces chants, accompagnés d'une sorte de rituel. Enfin, on leur attribue aujourd'hui une intelligence qui n'est pas une mémoire, une imitation, mais quelque chose de supérieur : « Les animaux chasseurs principalement donnent à un haut degré l'impression d'agir intelligemment... » dit le Professeur Buytendijk. C'est donc derrière la science que nous nous retranchons : il n'est pas de plus bel éloge à faire à l'artiste qui conçoit les Livres de la Jungle. Les animaux de Kipling ne sont pas des hommes déguisés : il s'attache au contraire, à chaque instant, à « reconstituer leurs sentiments, leurs sensations probables ; et la reconstitution, évidemment conjecturale, donne une grande impression de vraisemblance (Castelain) ».

Cependant il ne faudrait pas qu'un enfant, enthousiaste lecteur, de ce côté-ci du détroit ou de l'autre, s'avisât, sur la foi de son guide, en visitant nos Jardins des Plantes, de témoigner, par l'essai de quelques caresses à travers les barreaux, sa reconnaissance et son affection au noble et luisant Bagheera, au serviable (mais un peu myope) Kaa, au chasseur digne et fier, Akela. Rikki-Tikki lui-même n'est pas toujours de bonne composition et Brehm parle d'un doigt fortement endommagé par l'ami de Teddie. Kipling d'ailleurs, saurait donner de sages conseils à l'enfant confiant et imprudent et

lui expliquer qu'il n'a point tenu simplement à faire œuvre de peintre animalier, mais qu'il a aussi voulu faire œuvre de moraliste.

Car, il ne « compose ses inventions que pour suggérer, éveiller une croyance », dit Chevrillon. Peut-être ce jugement fait-il trop petite part à l'observation physique et intérieure, mais certes, l'auteur anglais ne le renierait pas ; ses bêtes, comme ses soldats, comme ses journalistes et tous ses personnages viennent répandre l'enseignement qui fut celui de toute sa vie. Cet idéal ressort nettement, soit des paroles ou des actes de certains d'entre eux, du châtement infligé aux autres, soit encore des leçons que contiennent les poèmes qui ouvrent et qui ferment chaque conte et semblent vouloir donner plus explicitement la quintessence de la pensée moralisatrice de l'auteur. Ici, plus encore que là, il nous semble que la tâche de l'écrivain va s'avérer plus difficile encore, car elle rejoint celle de tous les fabulistes, dont aucun n'a pu être considéré comme un animalier (même pas le moderne Franc-Nohain qui avait cependant toute latitude de parler « vrai » aux enfants grâce aux leçons de ses prédécesseurs).

Un mot revient souvent dans la... bouche de Baloo, de Hathi, d'Akela. Kipling le met à toutes pages de son premier conte et en martèle l'esprit de son lecteur. C'est le mot essentiel : la LOI. « Quand j'eus trouvé la loi de la Jungle, dit-il lui-même, le reste me fut facile ». Il faut vivre sous une loi et respecter cette loi ; autrement dit, il faut de l'ordre, de la discipline et de l'obéissance. Purun Baghat, premier ministre, fuyant les honneurs, s'était attardé à contempler le spectacle des vingt lieues de plaine étendues à ses pieds, au sortir de la capitale hindoue, lorsqu'un policeman vint lui signifier qu'il gênait la circulation : « Purun s'inclina avec un salaam respectueux, car il connaissait la valeur de la loi et s'en cherchait une pour lui-même ». Dès la troisième page du cycle de Mowgli, nous savons qu'il y a une loi dans la forêt qui

« n'ordonne rien sans raison » et Baloo, a, comme fonction essentielle, de l'enseigner aux jeunes loups, tandis que Hathi la conserve et la fait respecter dans les circonstances graves ; il proclamera, par exemple, *la trêve de l'eau*, et sera alors puni de mort immédiate quiconque se permettra de tuer dans les eaux de la Waingunga... La raison en est, car il y a toujours une raison à la loi, que la soif passe avant la faim. Voici quelques-uns de ces articles :

... Ne pas tuer l'homme, bête faible si elle est seule, terrible en nombre : sa chair rend galeux — un meurtre amène la guerre.

... Si tu chasses sur le terrain d'autrui, demande la permission.

... Obéis si tu es jeune ; commande si tu es le chef.

... Si la loi te pèse, retire-toi (allusion aux solitaires) ; mais tu dois amener tes petits, dès qu'ils savent se tenir sur leurs pattes, au Rocher du Conseil.

... Au petit, silence et médite.

Et il faut voir comme l'on respecte ces articles ; devant tous les animaux, petits et grands, rassemblés devant la Waingunga qui se dessèche, Bagheera a bien une sorte de haut-le-cœur et gronde : « N'était la loi, cela ferait une très, très bonne chasse » ; ce n'est qu'une boutade ; il la respectera lui qui, au Rocher, a su en rappeler fort à propos un article... « Si un petit est en litige, deux membres du clan peuvent le racheter », ce qui lui permet de sauver Mowgli... Et c'est parce qu'ils vivent sous cette forte discipline qu'ils prospèrent. Lorsqu'Akela, le chef, sera vieux et que son autorité deviendra chancelante, le clan des loups perdra sa force et il finira par s'écrier : « O Akela, conduis-nous encore ; *nous en avons assez de vivre sans lois et nous voulons redevenir le peuple libre* ». Étonnant contraste de mots mais si vrai, comme nous l'a montré et nous le montre à toute heure l'histoire des peuples. Sans doute, il y a plus d'une fois gêne individuelle, car la loi est

« comme la liane géante : elle tombe sur le dos de chacun ; nul ne lui échappe... et ceci ne peut plaire qu'à moitié ». Mais voyez où vont un peuple, une société, lorsqu'ils n'obéissent pas : voyez les Bander-log, les singes ! Voyez au contraire la force étrange du plus minuscule royaume de la Jungle, soumis à la plus stricte discipline : le petit peuple des abeilles ! Kaa lui-même prend des précautions avec lui !

Quelle est l'essence de cette loi ? Peu de sentiment ; de l'action, de l'énergie organisée pour la justice ! Quelle note virile ! Quel professeur de conduite ! Agis, lutte, travaille « et le reste te sera donné par surcroît » ; en effet « le travail est la chose qui crée les miracles ». Voyez Rikki, après sa victoire sur le cobra, s'enflammer de colère contre Darzee et son stupide chant de triomphe : « Chantons le grand Rikki à l'œil rouge »... — « Si je pouvais atteindre à ton nid, je jetterais tes bébés dehors », riposte le héros. L'auteur reste très proche de la mentalité animale, même lorsqu'il fait appel à la dignité : tout se règle par la lutte dans la Jungle et c'est le plus tenace qui a le dernier mot. « La loi défend le duel en vue du clan, mais confère plein droit de se battre librement ! » « Confère », est-ce assez dire ? Elle encourage le combat et chacun des récits en comporte un ou plusieurs : « C'est un plaisir de tirer la mort par la barbe », avouera l'un des héros : c'est un mot bien actuel.

Cette énergie doit être disciplinée ; on vit par et pour son groupe ; il faut fonder des collectivités puissantes, pour être en mesure de parer à tout danger. Voilà toute une tribu qui commet un méfait, les singes, les chiens rouges, les hommes : Bagheera organise la coalition contre les premiers, Mowgli contre les seconds et les derniers. Avec l'aide du Clan des Loups, de Hathi et de Kaa, on aura la victoire, surtout si les ennemis arrivent au combat « divisés de paroles et d'intentions », comme les Dholes qui viennent se heurter

à cet obstacle imprévu : le petit peuple des abeilles, si uni.

Dans quel sens exercer cette énergie? Au service de la Justice. Il ne s'agit pas de charité, de fraternité dans la Jungle : la mendicité y est interdite, mais on doit être juste — peut-être parce que la plus grande charité, c'est la justice — peut-être parce que c'est le moyen le plus sûr et le plus simple de vivre en société, celui qui comporte le moins de risques, le moins de luttes stupides, le moins de haines qui n'aboutissent qu'aux meurtres. De toutes façons, c'est certainement une leçon aux hommes, un encouragement au *fair play*. « Toujours du sang quand on approche du clan des hommes ou seulement de leur ouvrage »... Une des beautés de la Jungle, c'est que le combat y est loyal : Kaa est plein de mépris pour les serpents venimeux qu'il tient pour lâches. Il faut de la franchise, de la fidélité à sa promesse et les Maîtres-mots que Baloo enseigne à Mowgli ne sont jamais traités comme l'ont été certains chiffons de papier.

« Cette œuvre est un élan de vie presque dur et raide dans son excès de vigueur » (Chevrillon), mais en cela, elle reste proche de la vraie vie animale, d'où le sourire et la joie sont bannis, sauf dans les rares moments du jeu.

Quels sont ceux qui perdent la partie? Les Bandar-log, mis en déroute... avec pertes, par Kaa; Shere Khan, dont la peau ornera le Rocher du Conseil; Tabaqui, qui sera un jour « délégué pour enseigner sa science aux vautours »; les Chiens rouges, dont pas un ne retournera porter au Dekkan la nouvelle de leur disparition; le Muggger qui fut tué par l'homme qu'il n'avait pu engloutir, enfant; et Nag ou Karait dont Rikki fait vivement justice. Or tous ont mérité la défaite ou la mort, car ils ont manqué à l'idéal de Kipling. Les Bandar-log sont le peuple sans loi; ils n'ont pas de chef, pas de patrie, ils ont toujours menti et leur seul désir est que le peuple de la jungle fasse attention à eux. « Bavardage,

folie, vanité, vanité, folie, bavardage, voilà les singes.» Les loups eux-mêmes ont des hésitations ; ils veulent redevenir le peuple libre et, Bagheera, ironique, insinue dans une expression très frappante : « Et si, repus, la folie vous reprenait . . . Ce n'est pas pour rien que vous êtes appelés le peuple libre. Vous vous êtes battus pour la liberté et elle est vôtre : *mangez-la, ô Loups* ».

Enfin, pour mieux faire pénétrer ce nouvel évangile dans le cœur ou la raison de ceux qui veulent bien entendre, l'écrivain anglais (oh, combien anglais !) nous résume ses idées essentielles dans les courts poèmes ou vers qui débudent ou terminent les contes, généralement chantés ou psalmodiés par l'un des héros. En voici quelques-uns, en vrac, joliment traduits par Fabulet et d'Humières :

*Chacal suit le tigre et mendie . . .
Toi, Loup, quand ton poil a poussé,
c'est la loi, il faut partir en chasse
et devoir ta pâture à toi seul.*

*Le pacte est bon, bonne la guerre ;
Bien aller, plus fort.*

*Si vite, pourquoi donc courir ?
Frère, à mon tour, je vais mourir . . .*

*A l'éclat de sa robe, on connaît la force du chasseur . . .
La jeunesse est vaine ; elle doit se taire et méditer . . .
En tout ce que la loi ne dit pas, la parole du chef est la loi.*

*Garde ta loi d'homme comme tu as fait
de la loi de la jungle, claire
ou trouble, du jour ou d'hier.*

Kaa, le pondéré, le silencieux, le prudent, ajoute :

*La colère est l'œuf de la peur...
 Courtoisie escorte vigueur...
 Ne confie nul poids à la branche pourrie...
 En tous lieux et sur toutes choses
 garde flanc net et bouche close.*

Et les trois grands amis se séparent de celui qui les a unis, leur « petite grenouille », par un cri admirable, le dernier du livre :

*Par ton nouveau sentier, le leur,
 Faveur de Jungle, va de l'avant.*

C'est le devoir d'action et d'énergie indomptable, après celui d'obéissance à la loi. Partout Kipling « transpose le monde humain dans le mode majeur » (Chevrillon).

Et c'est cet esprit qui le rend particulièrement accessible aux Anglais : c'est lui qui a fait son immense popularité dès le temps de cette Reine Victoria qui présida à l'épanouissement du vaste empire colonial. Kipling était alors « l'Anglais » d'une façon simple et violente ; fervent de l'ordre, appuyé sur les vieilles traditions de l'action et du *fair play*. Il a, de plus, cette franchise brutale qui plaît (en général) à son peuple, même lorsqu'il le morigène ou le raille. Celui qui osera parler un jour des « benêts en vêtement de flanelle, défendant les trois pieux d'un cricket, et des nigauds crottés gardant les poteaux de foot-ball » (*Les Insulaires*), ne se gêne pas ici pour écrire : « Très peu d'états indigènes adoptent sans réserves le progrès anglais : car ils ne veulent pas croire comme Purun... qu'une chose bonne pour un Anglais doit l'être deux fois autant pour un Asiatique ! S'il est impérialiste, ce n'est pas d'un impérialisme béat ! Il est en somme le poète d'une « tribu », comme il le dit lui-même, d'une

tribu qui ne le suit plus aujourd'hui avec la même ardeur et la même conviction, mais qui le vénère et l'admire. Toute une jeunesse scout entend parler de lui tous les jours et elle applique la loi qui veut que :

- 1° un louveteau écoute le vieux loup ;
- 2° il ne s'écoute jamais.

Le premier exercice consiste dans la reconstitution de la scène du Rocher du Conseil et tous ces jeunes lancent le cri : *De-no-tre-mieux !* qui sera leur devise de chaque jour et les poussera à faire quotidiennement une bonne action (une *B. A.*, disent-ils). Et, ils s'exercent à la danse de *Kaa* ou de *Bagheera* ; ils apprennent à détester *Shere Khan*, brutal et lâche, *Tabaqui*, rampant et sournois, le *Bandar-log*, l'abject singe qui peut vivre sans organisation ; ils admirent *Bagheera* « vigoureux et rusé, habile et droit », *Baloo*, « le bon gros policeman », *Akela* « type de l'homme d'expérience ». L'on comprend que *Lord Baden Powell*, créateur du scoutisme, ait pu écrire en tête de son livre : « *A R. Kipling* qui a tant fait pour inspirer à notre jeunesse l'esprit dont elle a besoin, je dis ma gratitude pour la permission qu'il m'a donnée de citer dans mon texte son inimitable livre de la *Jungle* ». Il est probable que c'est encore avec l'aide de ces « inimitables livres » que nous referons une jeunesse.

Nous croyons avoir suffisamment cité l'auteur lui-même pour qu'il nous soit inutile maintenant de donner les raisons qui nous font affirmer que cette œuvre est une des très belles de tous les temps : elle est la création d'un observateur précis, doublé d'un psychologue très averti de la mentalité primitive et animale ; elle est aussi la création d'un moraliste qui laisse derrière lui une œuvre durable, puisque les bêtes deviennent le modèle des scouts ; elle est enfin la création d'un artiste et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer en lui : le conteur, le poète, le peintre et, si j'ose dire, le créateur de

mythes : car c'est une véritable épopée primitive, en pleine vie, brutale un peu et raide, mais pure et qui fleure la jeunesse ; c'est une épopée qu'il nous conte, non point reculée derrière nous dans le lointain des âges, mais contemporaine, et, en même temps, reportée au-dessous de nous, dans l'inexploré des formes inférieures de l'être.

C'est la légende de la Vie animale.

(à suivre.)

J. THIBAUT-CHAMBAULT.

LES HOMMES DE DEMAIN.

Dans un film récent et comme il en faudrait beaucoup, *Men of boys Town*, un éducateur, s'adressant à ceux de ses enfants qui vont quitter la maison qui les a reçus et transformés, leur disait à peu près ces mots : « Dans le monde où vous entrez, n'oubliez pas que vous devez être des géants. »

En regardant cette jeunesse qui nous est confiée pour la préparer à la vie de demain, n'est-ce pas ce que nous pensons ? Comment la vie de demain va-t-elle les accueillir ?

L'avenir matériel est si plein d'énigmes peu rassurantes. Après la guerre, quel monde allons-nous trouver ? Allons-nous revoir le chômage, la concurrence impitoyable et l'immorale spéculation, et pour tant de jeunes pleins d'espérance, les horizons bouchés ? Les conditions de vie vont-elles continuer à s'opposer à l'épanouissement normal de l'individu, de la famille et des nations ?

L'avenir spirituel et moral n'est pas moins sombre. Au lendemain de ces années d'efforts, de privations, de souffrances de toutes sortes, allons-nous revoir cette ruée vers le plaisir et l'argent qui le procure, cette soif générale d'égoïsme qui, lors de la dernière paix, chez les individus comme parmi les nations, ont réussi à gaspiller le prix des hécatombes sanglantes, paralysé toutes les forces de reconstruction et marqué d'un signe de mort nos vingt-cinq dernières années de vie et d'activité apparentes ? Le succès sera-t-il toujours le privilège du plus rusé ou du plus fort ?

Et dans le domaine intellectuel, admettra-t-on encore le règne de la confusion des idées, reconnaissant les mêmes droits aux principes subversifs de la morale et de la société et à ceux qui seuls sont capables d'assurer la domination de l'homme sur lui-même, l'épanouissement de l'homme au service d'autrui ?

Dans cet univers torturé, qui, sous le feu de la souffrance, de la destruction et de la mort, semble comme un creuset en ébullition dont on ne peut s'approcher sans frémir, que se prépare-t-il ? Du métal en fusion qu'est l'humanité dans la guerre, que va-t-il sortir ? Le meilleur ou le pire.

Comme le chef dans la mêlée, l'éducateur qui croit en sa mission doit rester conscient de sa lourde responsabilité. Il sortira de tout cela ce que les hommes décideront et ils décideront ce qu'ils seront capables de penser et de vouloir. De toutes façons, ce sera une tâche de géants.

Poussé sans doute par une telle préoccupation, un jeune journaliste prétendait interviewer les directeurs d'écoles. Il vint me trouver comme les autres, pensant peut-être que j'allais lui tracer en quelques mots un programme lumineux qui prétendrait jeter un jour définitif sur ce que devrait être l'école de demain.

Je le reçus mal et je crains bien de l'avoir déçu. Comme je me récusais, il pensa m'encourager en me parlant de ses propres idées ou de celles de quelqu'un de ses précédents interlocuteurs. Il fallait, à l'en croire, reviser les valeurs : le pratique devait prendre le pas sur le théorique. Il fallait simplifier l'instruction, mettre l'enfant en contact avec le réel, suppléer à l'abus du livre et de l'effort scolaire par la leçon de choses, l'expérimentation, le cinéma, l'excursion scientifique, aussi salulaire au corps qu'à l'esprit, l'activité sous toutes ses formes, et surtout l'initier à tous les progrès mécaniques : machines à écrire, à calculer, à circuler... Je résume et j'exagère un peu. Mais sa pensée était telle : Si

l'éducation ne met pas l'homme de demain en possession de tous les moyens pratiques d'action et de succès, ne risque-t-il pas d'être toujours en retard, dominé par une civilisation en avance sur lui, laissé pour compte dans la bataille de la vie par ceux qui auront eu des éducateurs plus avisés.

J'écoutais mon interlocuteur, rempli d'admiration. Il s'arrêta et me demanda mon opinion. J'hésitais, puis prenant mon courage : « J'espère, dis-je, que vous n'oublierez pas de donner aussi à votre élève une machine à penser et une machine à vouloir. » Il sourit intelligemment à ma boutade.

En fait, quelles que soient les circonstances, nos jeunes hommes seront les géants de demain, s'ils savent penser et vouloir. Le but de l'éducation moderne, comme de toute éducation vraie dans tous les temps, reste encore et restera toujours la formation de l'esprit et l'orientation de la volonté.

Sans doute, il faut que nos enfants soient de leur temps et de leur pays, qu'ils connaissent leur langue, leur histoire et soient attachés à leur civilisation. Sans doute, il faut dans nos temps compliqués essayer de simplifier leur tâche et savoir se servir des progrès modernes pour leur donner des choses une connaissance plus réelle, moins livresque, moins abstraite et mémorielle. Il est à désirer aussi que dans notre monde mécanique la machine soit un instrument docile entre leurs mains.

Mais il faut avant tout qu'ils soient hommes, capables de pensée personnelle, de jugement indépendant, de volonté maîtresse d'elle-même, attirée par autre chose que l'intérêt matériel et immédiat, rivée à un idéal.

Ce n'est que par un long effort personnel dont rien ni personne ne peut le dispenser que l'enfant parvient à mettre en acte ces puissances cachées qu'il porte en lui et qui doivent lui donner le pouvoir de juger et d'orienter les choses et les événements dans un sens humain, c'est-à-dire d'agir en homme.

Former la pensée, c'est donner à l'esprit toute sa puissance de connaître et de discerner le vrai. Or ce n'est point chose

facile. Il ne suffit point de livrer à l'enfant des connaissances multiples et disparates dont, s'il a bonne santé, il se montre curieux et satisfait ; il faut peu à peu et progressivement, au contact des connaissances proportionnées à son âge, l'exercer à la découverte du vrai, *l'initier à la jouissance de sa possession*. Il importe peu qu'il se remplisse la mémoire de mots et de faits, qu'il parcoure à grands pas l'univers matériel et scientifique, s'il ne prend point le temps de recueillir en tout cela cette nourriture fécondante de son esprit qu'est la vérité, s'il n'est pas capable d'en prendre possession par la réflexion, s'il ne se l'assimile et ne s'en enrichit par son effort personnel.

C'est à susciter cet effort personnel que tout devrait être orienté dans une formation vraiment secondaire, dont le but est moins d'apprendre un grand nombre d'objets que de fournir au jeune homme un instrument apte aux acquisitions des études supérieures ou à la solution des problèmes de la vie.

La formation classique n'a pas de sens si l'on perd de vue cette perspective. Au contraire, sous ce jour tout s'explique dans ce long piétinement qui a l'air de n'aboutir à rien, qui est en réalité la lente conquête de ce qui caractérise l'homme, l'esprit. L'acquisition laborieuse des données du langage, l'analyse minutieuse des formes et des idées, l'effort renouvelé et précis de l'expression personnelle, le contact éveilleur des maîtres littéraires et des penseurs, la lente assimilation des principes et des méthodes dans l'étude des sciences dont peut-être on oubliera tout au sortir de l'école, tout cet effort de dix années de jeunesse n'a qu'un but réel, mettre l'homme en possession des puissances de son esprit, le rendre capable du vrai, l'attacher à la vérité.

Sans cette discipline exigeante que l'on nomme culture désintéressée, mais qui est en fait d'un intérêt capital pour l'humanité comme pour l'homme lui-même, il n'est pas de véritable formation de l'esprit. Sans elle on peut faire des gens débrouillards et qui se tireront d'affaire dans la vie,

des gens qui sauront se servir des mots, des choses, des situations, et même de leur esprit, s'ils en ont, pour gagner de l'argent, manier des machines et faire des coups de bourse. On n'en fait pas des hommes capables de penser vraiment, c'est-à-dire de se diriger et de diriger les autres dans un monde emporté par les mouvements matériels et passionnels qui sont pour la masse des courants irrésistibles auxquels il est tout naturel de céder.

Mais ce n'est point tout de penser et l'on a eu raison de s'élever parfois contre un intellectualisme qui ne mène pas à l'action. Cette lacune n'est pas nouvelle. « Il y a des gens, écrivait Saint Bernard au XII^e siècle, qui veulent posséder la science, mais uniquement pour la posséder ; c'est là une honteuse curiosité. Il y en a d'autres qui veulent savoir pour vendre leur science ; c'est là un odieux marché. Enfin, il y en a qui veulent savoir pour devenir meilleurs, c'est la sagesse, ou pour rendre meilleurs, c'est la charité. » La formation de l'esprit n'est vraiment et pleinement humaine qu'à cette condition d'élever l'homme au-dessus de lui-même dans le progrès de la sagesse, dans l'élan de la charité.

Se perfectionner soi-même, mais plus encore aider les autres. Dissiper l'ignorance, soutenir la faiblesse, secourir la misère, triompher du mal sous toutes ses formes, en un mot servir, servir le prochain, sa patrie, l'humanité, telle est l'orientation profonde que doit donner à l'enfant l'éducation. Car lorsqu'on a réussi à mettre au cœur de l'enfant, à côté de l'amour du vrai, ce goût du bien, on a beaucoup fait pour fixer sa volonté dans une voie où il ne cessera jamais de grandir en humanité.

Mais là encore je ne pense pas que les méthodes modernes prônées par notre journaliste soient d'un avantage réel. Les progrès de notre temps ne poussent-ils pas à la facilité, à la mollesse, au plaisir égoïste ? Or, le bien, le service est d'abord un *renoncement*. « *L'arbre naturel* ne porte pas de bons fruits »,

écrit quelque part Renan. Il faut *le greffer, l'émonder*. On s'initie au bien comme au vrai par l'effort, la discipline, la domination de soi-même, et plus encore le *don de soi*.

C'est pourquoi Paul Claudel pouvait écrire à son jeune ami Jacques Rivière : « Ne croyez pas ceux qui vous diront que la jeunesse est faite pour s'amuser ; la jeunesse n'est point faite pour le plaisir, elle est faite pour l'héroïsme. C'est vrai, il faut de l'héroïsme au jeune homme pour résister aux tentations qui l'entourent, pour croire tout seul à son idéal méprisé, pour oser faire face sans reculer d'un pouce à l'argument, aux blasphèmes, à la raillerie qui remplissent les livres, les rues et les journaux, pour résister à sa famille, à ses amis, pour être seul contre tous, fidèle contre tous. Mais le Christ a dit : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde. » Ne croyez pas que vous serez diminué, vous serez au contraire merveilleusement augmenté ; c'est par la vertu que l'on est un homme. La chasteté vous rendra vigoureux, prompt, alerte, pénétrant, clair comme un coup de trompette et tout splendide comme le soleil du matin. La vie vous paraîtra pleine de saveur et de sérieux, le monde de sens et de beauté. A mesure que vous avancerez, les choses vous paraîtront plus faciles, les obstacles qui étaient formidables vous feront maintenant sourire. » On est sur la voie pour devenir un géant.

L'éducation doit peu à peu révéler à l'enfant le terme idéal de son effort, et susciter en lui en l'y exerçant l'amour et la production du beau et du bien.

Tel est en raccourci la double loi de toute éducation humaine. « L'enfant s'humanise par lui-même, a-t-on écrit, car c'est lui qui en grandissant, devient homme. » Encore faut-il que l'éducateur pose les conditions favorables à cet effort. Si les détails de la méthode peuvent se nuancer suivant les temps et suivant les pays, les principes du moins restent immuables.

R. P. MARGOT.

A PROPOS

DU CINQUIÈME LIVRE DE RABELAIS.

Il n'est peut-être pas dans notre littérature de matière plus contestée que la question du « Cinquième et dernier livre des faits et dits héroïques du Bon Pantagruel, composé, — dit le titre —, par M. François Rabelais, Docteur en médecine. » Ce 5^e livre, les plus grands critiques de notre littérature l'ont examiné sous tous ses aspects, depuis Marty-Laveaux et Brunetière jusqu'à Paulin Paris, Abel Lefranc et les Rabelaisiens de son école. La comparaison du style de ce livre avec le style des livres précédents a donné lieu, outre-Rhin, à une étude de Birch-Hirschfeld en 1906. Enfin M. Jean Plattard, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, nous a donné un excellent résumé de la question dans son *François Rabelais*, paru à Paris, chez Boivin, en 1932.

Il n'est pas inutile, d'abord, de faire le point dans la chronologie des dernières années de Rabelais et de remonter jusqu'à la publication du *Quart livre*, en 1552. Ce n'est que le 6 août 1552 que Rabelais obtint, grâce au Cardinal de Châtillon, un « privilège » pour la publication de tous ses livres. Or le *Quart livre* avait paru en février de la même année et avait été condamné par le Parlement de Paris, à la requête de la Faculté de Théologie. Rabelais, dit-on, ne survécut pas longtemps à cette désillusion et mourut à Paris au début d'avril 1554, après avoir résigné ses cures de Meudon et de

Saint-Christophe du Jambet, près du Mans. Dix années s'écoulèrent donc entre la mort de Rabelais et la publication de l'édition anonyme de 1564. Dans cet intervalle, il convient de rappeler les dates suivantes :

1552 pour l'arrêt *non exécuté* du Parlement, concernant l'interdiction du *Quart livre*. Voir à ce propos Marty-Laveaux, t. III, p. 420-421. Cf. Abel LEFRANC, *Rabelais, la Sorbonne et le Parlement*, R. E. R., 1929, p. 360-361. Cinq éditions successives furent publiées du *Quart livre* en 1552. Et notons en passant la présence d'André Tiraqueau au Parlement de Paris. Il ne semble pas clairement établi que l'influence de Tiraqueau, qui avait connu intimement Rabelais à Fontenay-le-Comte et l'avait alors tiré d'un mauvais pas, se soit alors exercée contre celui qu'il avait d'abord protégé, dans des circonstances moins scabreuses.

1558 passe pour l'année de la mort, à Paris, de Tiraqueau.

1562, *L'Isle sonante*, par M. François Rabelays. 16 chapitres comprenant trois épisodes principaux : escale à l'Isle sonante, descente à l'Isle du Guichet, habitée par les Chats-fourrés et la visite des Apedeftes, allégories satiriques qui rappellent les Papimanes et les Chicanous du *Quart livre*. (Apedeftes, du grec *Apaideutoi*, ἀπαίδευτοι = ignorants.)

1563, Traité d'Amboise, fin de la guerre civile.

1564, *Cinquième et dernier livre*, comprenant 49 chapitres dont un assez grand nombre sont toujours contestés. Ce 5^e livre contient du reste la plupart de ceux de l'*Isle sonante*, avec, il est vrai, des variantes. Nous y trouvons cette épigramme liminaire :

*Rabelais est-il mort? Voici encore un livre.
Non, sa meilleure part a repris ses esprits
Pour nous faire présent de l'un de ses écrits,
Qui le rend entre tous immortel, et fait vivre.*

NATURE QUITE.

Tels sont le quatrain et l'énigmatique signature de son auteur, à qui nous sommes peut-être redevables du *Cinquième livre* de Rabelais.

Ceci posé, laissons à d'autres, plus qualifiés et mieux placés aussi, le soin de passer le 5^e livre au crible de la critique raisonnée et de la critique « impressionniste ». Le problème est pour nous plus modeste. Il est de l'ordre de celui des mots croisés. Peut-être cependant la solution de l'énigme apportera-t-elle un peu plus de lumière sur une question encore très controversée. D'où vient ce manuscrit ? Qui a bien pu le livrer à la presse dix ans après la mort de l'auteur présumé ?

Je cite d'abord Jean PLATTARD, *op. cit.*, p. 325 :

« Cette signature (NATURE QUITE) a beaucoup intrigué les critiques. M. Cons a vu dans ces mots un anagramme de Jean Quentin et a tenté de montrer que ce personnage est l'auteur du livre. J'ai réfuté sa thèse (*Revue du XVI^e siècle*, 1914, p. 259-282). Il est inadmissible que Jean Quentin qui fut aux Etats généraux d'Orléans, en 1566, l'orateur du clergé et édita un catalogue des hérétiques, ait écrit le pamphlet de l'*Isle sonante* que les protestants pouvaient utiliser comme une arme contre le catholicisme.

« D'ailleurs, M. A. Dupont a démontré (*Revue du XVI^e siècle*, 1925, p. 403-408) que *Nature Quite* était l'anagramme du médecin Jean de Mayerne, dit *Jean Turquet*. C'est à lui que Paul Lacroix attribuait le cinquième livre, — attribution invraisemblable, déclare M. A. Dupont, — d'ailleurs, contraire à l'assertion de Guyon, qui déclare expressément que l'auteur n'était pas un médecin.

« L'écrivain qui par son érudition et par quelques traits de son esprit a le mieux rempli les conditions nécessaires pour remanier du Rabelais et écrire le 5^e livre était peut-être l'auteur de l'*Apologie pour Hérodote*, Henri Estienne. Mais on sait qu'il n'aimait pas Rabelais, en raison de son lucianisme.

Il se serait fait un scrupule d'achever un ouvrage qu'il jugeait pernicieux pour la foi chrétienne.

« Il convient de rappeler qu'une édition de 5^e livre, restée inconnue jusqu'en 1900, avait paru, probablement à Lyon, en 1549, c'est-à-dire avant l'édition complète du *Quart livre*, sous le titre : *Le cinquième livre des faits et dictz du noble Pantagruel auquelz sont compris les grans Abuz et désordonnée vie de Plusieurs Estatz de ce monde*.

« M. Lefranc a démontré (*R. E. R.*, I, 29-54 et 122-142) que ce prétendu cinquième livre était apocryphe et qu'il représentait une compilation faite de divers chapitres de la *Nef des Folz* de Sébastien BRADT et des *Regnars traversants les voies périlleuses des folles fiances du monde* de Jean BOUCHET (1504). »

*
* * *

Reprenons, si vous le voulez bien, le puzzle et voyons si MM. Cons et Dupont ont épuisé toutes les suppositions vraisemblables en cette affaire.

Voici, *pour ma part*, ce que j'y vois :

NATURE QUITE *peut aussi être l'anagramme de* TIRAQUEAU N. E. que, *par homophonie, nous lirons* TIRAQUEAU AÎNÉ.

Il nous reste, non pas à prouver la chose, — en pareille matière on ne prouve rien, — mais à montrer qu'elle n'est pas invraisemblable et cela, ni pour des raisons historiques, ni pour des raisons sentimentales.

1^o *Tiraqueau*. — Pour faire connaissance avec André Tiraqueau, il faut nous reporter à Fontenay-le-Comte, vers l'année de grâce 1520, pendant le « moinage » de François Rabelais. Rabelais, en effet, était alors moine cordelier en Bas-Poitou. Tout invraisemblable que cela paraisse, les Franciscains compétaient alors de futurs humanistes : nous en connaissons au

moins deux : Rabelais et Pierre Amy. Une lettre de Rabelais à Budé, datée de 1521, en fait foi. Louis XI avait doté la capitale du Bas-Poitou d'une juridiction de siège royal. Le Lieutenant criminel et particulier Artus Cailier venait de marier sa fille à l'avocat André Tiraqueau. C'est sous la tonnelle de Tiraqueau que se tenait le cénacle d'hellénistes de Fontenay-le-Comte. On y discutait droit, morale, philosophie, poésie. Les femmes étaient absentes, mais on y discutait des questions relatives au mariage. En 1513, Tiraqueau avait publié deux traités sur la question. Bientôt il commentait le *Vieux Coutumier* du Poitou dans son ouvrage *De legibus connubialibus* (« Des lois du mariage »). Les préceptes conjugaux de Tiraqueau partaient du principe poitevin que « la femme est au pouvoir de son mary ». L'ouvrage fit quelque bruit. En 1522, pendant que Tiraqueau préparait une seconde édition, parut à Paris, chez son éditeur, Josse Bade, une apologie du sexe féminin un peu malmené par l'avocat. L'ouvrage était rédigé en latin. Le titre était en partie grec : *Τῆς γυναικείας Φυλῆς apologia*. L'auteur était Amaury Bouchard, lieutenant-général du sénéchal de Saintonge au siège royal de Saint-Jean d'Angély.

Une discussion s'amorça entre les deux auteurs, courtoise chez Bouchard, un peu acerbe chez Tiraqueau. Rabelais et Pierre Amy y prirent part et s'efforcèrent de maintenir la discussion dans les limites d'une joute littéraire ou oratoire. Tiraqueau en garda-t-il rancune à Rabelais ? Rien ne paraît l'indiquer.

Vint l'année 1523. Erasme venait de publier ses commentaires sur le texte grec de Saint Luc et la Sorbonne commençait à prendre ombrage. L'étude du grec fut interdite en France. Les livres grecs de Rabelais et de Pierre Amy furent confisqués. On a dit que Tiraqueau avait à cette occasion évité la prison à Rabelais. Toujours est-il que Rabelais passa avec un indult du pape, dans un monastère bénédictin, à

Maillezais, près de Fontenay-le-Comte. La victoire restait à l'hellénisme.

Dès lors, Rabelais et Tiraqueau firent leur chemin, l'un avec plus de fantaisie, l'autre plus de régularité et lorsque, en 1552, Rabelais voulut publier son *Quart livre*, il se souvint que Tiraqueau avait été son ami et s'adressa « au docte, sage, si humain, si débonnaire et équitable conseiller du grand, du victorieux et triomphant roi Henri, second de ce nom, en sa *très redoutée cour* du Parlement de Paris. »

On sait ce qu'il en advint : le gallicanisme du *Quart livre* trouva peu d'écho : le roi de France et le pape s'étaient, en effet, réconciliés et, — comme on dit vulgairement, — le pauvre Rabelais s'assit entre deux chaises. Quant à Tiraqueau, il ne tenait pas à se compromettre. Le Parlement condamna le livre, à la demande de la Sorbonne. Par contre, la condamnation resta sans effet. Les éditions se succédèrent après que le Cardinal de Châtillon eut obtenu le privilège du roi, de sorte qu'il est bien difficile de tirer des conclusions pour ou contre Tiraqueau.

Reste la question du manuscrit du Cinquième livre. Rabelais meurt en 1554, Tiraqueau en 1558. Le 5^e livre est de 1564.

2° *Essai d'explication de l'épigramme signée Nature Quite, par l'anagramme Tiraqueau N. E. (Ainé)*. — En 1564, un manuscrit de Rabelais a fort bien pu être trouvé parmi les papiers de Tiraqueau (André) et donné à un éditeur sous le nom de son auteur. La supposition n'exclut nullement la possibilité pour l'exécuteur testamentaire d'avoir ajouté l'épigramme en question. Tiraqueau Aîné ou N. E. peut désigner soit André Tiraqueau soit peut-être un frère aîné de celui-ci. Rabelais, dans son *Tiers livre* avait utilisé sans façon la joute oratoire entre Tiraqueau et Amaury Bouchard à propos du mariage. Panurge ajoute son sel à la discussion. Per-

sonne aujourd'hui ne connaîtrait *De legibus connubialibus* sans le génial plagiat de Maître François sur ce thème. De même aussi, reconnaissons-le, personne n'eût peut-être connu le Cinquième livre ni l'apologue du roussin et de l'âne, si un Tiraqueau quelconque, André ou son frère, n'avait sorti d'un tiroir poussiéreux les derniers feuillets jaunis du plus puissant conteur de la Terre de France Reconnaissons que c'eût bien été dommage !

Jean GULLON.

SAINTE MARINA

DANS L'HAGIOGRAPHIE ET L'ICONOGRAPHIE.

Un quotidien de langue française publiait, ces jours derniers, un petit article intitulé: « Figures lumineuses de juillet » où il était question de Sainte Marina. Celle-ci était présentée comme une figure espagnole du xvi^e siècle (!) et semblait, d'après l'auteur de l'article, avoir gagné son auréole par la patience avec laquelle elle supporta une longue et pénible maladie. Décidément, le quotidien ne se contente plus de ronger la pauvre vie humaine...

La véritable légende de Sainte Marina est toute différente et jaillit, naturellement, des premiers siècles du christianisme. Comme d'autre part la Sainte était, jusqu'à la veille de la guerre, un *sujet d'actualité* dans le monde des arts, l'auteur de l'article me pardonnera de vouloir restituer à ma patronne ses quartiers de noblesse et d'essayer d'éclaircir ce point d'hagiographie.

*
* * *

Pour commencer, distinguons nettement deux « Marina » dans l'Eglise grecque, l'une martyre (et vierge, bien sûr!), l'autre vierge (et pas martyre). Il importe de préciser leurs individualités car leurs légendes ont été trop souvent amalgamées par les biographes mêmes : Siméon Métaphraste d'abord, puis la presse dite « savante » ont confondu à souhait les deux saintes.

La plus ancienne héroïne, Marina-la-Martyre qui est fêtée le 17 juillet, vécut au III^e siècle, à Antioche de Pisidie. Fille d'Edésius, prêtre de Jupiter, elle se convertit au christianisme, ce qui lui valut d'être chassée de la demeure paternelle. La jeune fille, qui était belle, se retira à la campagne. Mais elle inspira un violent amour au préfet romain Olybrius. Celui-ci jura de l'épouser. Marina repoussa avec fermeté toutes les offres du païen. Dépité, le préfet la fit arrêter comme chrétienne, jeter en prison, supplicier et enfin décapiter à l'âge de vingt ans, à Antioche, sous Dioclétien.

Au milieu des multiples tourments et des supplices variés infligés à Marina dans sa prison, le diable lui-même voulut la tenter. Prenant la forme d'un dragon, il se précipita sur elle avec des sifflements affreux et des odeurs pestilentielles. Mais calmement, Marina lui fendit le crâne avec son maillet et le dragon creva en s'écriant : « Je suis vaincu par toi ».

Depuis, Marina-la-Martyre, tout comme Saint-Georges le Guerrier, est aussi inséparable de son dragon que Saint Pierre de ses clefs et Saint Laurent de son gril.

La seconde sainte, Marina-la-Moniale (comme l'appellent les hagiographes latins) qui, d'après le *Synaxaire* de Constantinople, est fêtée le 12 février, apparaît au VIII^e siècle en Bithynie. Elle y vécut et mourut. Cette Marina n'est que *ὄσια* (bienheureuse) et non pas *ἁγία* (sainte) comme la première, mais son histoire est infiniment plus touchante et elle reste la vraie Sainte Marina pour les Occidentaux qui, — nous le verrons plus bas — ont camouflé la Martyre du 17 juillet.

Voici la légende de Marina-la-Moniale : c'est la Laurence de *Jocelyn* avant Lamartine !

Fille d'Eugénios, Marina de Bithynie s'habille en homme et prend à quatorze ans le nom de Marinos. Grâce à ce déguisement, elle se fait admettre avec son père dans l'unique monastère de la région. Le faux Marinos est un jour envoyé avec

d'autres moines faire les courses du couvent. Ils logent dans une auberge. La nuit, un soldat ivre corrompt la fille unique de l'aubergiste. Au matin, ce soldat dit à sa victime : « Ἐάν γνωσθῆ τῷ πατρὶ σου εἰπέ ὅτι ὁ νεώτερος ὁ τοῦ κοινοβίου, ὁ εὐειδής, ἐκοιμήθη μετ' ἐμοῦ. » (Si ton père l'apprend, dis que le plus jeune des cénobites, le joli garçon, ne t'a pas respectée.) Effectivement, la jeune fille, forcée d'avouer sa faute, accuse... le moine Marinos. Le père, irrité, vient se plaindre au couvent et insulte les moines : « Τὸ θυγατρίδιον μου, πάτερ, ὁ μονογενὲς εἶχον, ἐν ᾧ προσεδόκιον ὅτι τὸ γῆρας μου ἔχει ἀναπαυθῆναι ἰδοὺ τί ἐποίησε μοι Μαρινὸς, ὃν λέγετε Χριστιανόν. (À mon unique fille, à la consolation de ma vieillesse voilà ce qu'a fait Marinos que vous appelez Chrétien). Naturellement, l'higoumène expulse le scandaleux Marinos à qui l'on jette même, après l'accouchement, l'enfant de la fille de l'aubergiste. Marina-Marinos, par humilité, se garde de se justifier. Trois ans, il erre à la belle étoile, nourrissant l'enfant tant bien que mal, avec une dignité qui suscite l'admiration des frères du couvent. Ceux-ci demandent au Supérieur de lever la pénitence. L'higoumène refuse ; les moines apitoyés le menacent de s'en aller s'il n'accueille le coupable repentant. Finalement, Marinos est admis avec le bébé mais il est employé aux plus basses corvées. Il meurt à la peine, silencieux et solitaire, comme il a vécu.

Trois jours plus tard, l'higoumène demande des nouvelles de Marinos disparu. On le retrouve trépassé, et l'on procède à sa dernière toilette avant l'ensevelissement. Alors seulement se découvre, avec la grandeur d'âme, le véritable sexe de Marina. « Et tous s'écrièrent : *Kyrie eleison!* car le frère Marinos était une femme. » Tableau !

Sa dépouille, solennellement transportée dans la capitale byzantine, y fut vénérée jusqu'en 1230. Lorsque les Croisés s'installèrent à Constantinople en fondant leur fragile empire

latin, les Vénitiens, cyniques écumeurs de mer, enlevèrent le corps de la Moniale et le déposèrent à Venise où il est encore conservé dans l'église San Liberale. C'est ainsi que Marina passa de la terre au ciel et de l'humilité dans la gloire.

Cette histoire délicieuse a cependant paru louche à l'Allemand Usener. Dans *Die Legende der Heiligen Pelagia*, le savant hagiographe prétend que cette hermaphrodite Marinos-Marina est la survivance chrétienne d'une Aphrodite conçue comme Hermaphrodite et fournit même, à l'appui de ses dires, des preuves non dépourvues de piquant. Cette thèse audacieuse autant que fameuse fait de MARINA-PELAGIA-APHRODITE un nom mystique où s'entremêlent le parfum capiteux d'une déesse et l'austère vertu de trois saintes.

A cet épineux doublet de l'érudit allemand, à la confusion de deux saintes homonymes créée par les légendaires grecs, ajoutons encore le baptême latin de Sainte Marina-la-Martyre sous le vocable de... Sainte Marguerite ! Et à ce propos, il est intéressant de noter qu'avant d'être définitivement fixée au 20 juillet, la fête hésitante de cette Sainte Marguerite inattendue a longtemps erré dans le calendrier romain. Ainsi, des deux saintes Marina léguées par l'Église grecque à l'Église romaine, celle-ci n'a retenu qu'une seule de ce nom : c'est la Moniale du 12 février.

Telles sont les causes qui font d'une question hagiographique bien claire un problème apparemment complexe. Ces mêmes éléments de trouble se retrouvent dans l'iconographie.

*
* * *

Les textes hagiographiques ont abondamment alimenté l'art religieux et, plus particulièrement, la peinture du moyen âge. Sainte Marina-la-Martyre a su se tailler une place honorable dans la dévotion des fidèles et, par suite, dans l'iconographie religieuse.

En Orient, on la voit — parfois sur mosaïque et plus souvent sur icône — représentée à mi-corps ou de pied en cap. Tantôt elle maîtrise par les cheveux le démon figuré sous les traits d'un dragon et tantôt elle lui fend le crâne avec son maillet.

En Occident, l'art s'est emparé du souvenir de la sainte avec un enthousiasme et une fidélité que l'on retrouve à travers les siècles.

Dès le xi^e siècle, la vie de Sainte Marina était illustrée sur panneaux à Vich, en Espagne, par un peintre catalan ne disposant que de pauvres moyens archaïques.

Les célèbres fresques de Tournai, découvertes en 1885, sont également consacrées à l'histoire de notre sainte. L'artiste du xii^e siècle qui les exécuta s'est évidemment inspiré d'un original grec car ses personnages, ses draperies, sa technique et ses fonds bleus eux-mêmes, sont purement byzantins.

Pour avoir une peinture de saveur occidentale, il faut aller jusqu'au xv^e siècle et jusqu'à la presque île orientale de l'Angleterre. Sur les deux jubés de Randworth et de Filby (comté de Norfolk), la sainte met en déconfiture le dragon. Revêtue avec un souci de luxe raffiné, fleurie avec un sens décoratif ornemental, elle pourfend son ennemi avec une pointe de nonchalance alanguie. On se demande à quoi elle pense... si elle pense ! Tout cela suggère l'esprit des romans de chevalerie contemporains.

Mais parmi toutes ces créations, on ne saurait assez souligner la beauté du merveilleux vitrail du Couronnement de la Vierge qui constitue la plus précieuse parure de l'église de Notre-Dame, à Châlons-sur-Marne, et qui est daté de 1526. En robe de brocart orfévré, écharpe écarlate et cheveux blonds, Sainte Marina-la-Martyre se détache, dans une lumière de pourpre et d'or, avec une finesse de patricienne et une pureté idéale.

Par contre, dans un ivoire français du *xiv*^e conservé au British Museum, comme dans le reliquaire du *xvi*^e de l'église de Lucéram (au-dessus de Nice), le pittoresque atteint la bouffonnerie. La sainte jaillit du flanc d'un monstre effarant qui ressemble très fort à la fameuse Tarasque décrite par Tartarin de Tarascon et dont il a chanté les exploits. La pauvre sainte, dans les deux sculptures, semble si fortement impressionnée qu'elle en perd l'équilibre de sa pose...

Mais cette jeune, intrépide et brillante héroïne a séduit le pinceau de plus d'un maître : le Titien (musée de Madrid), Palma le Jeune (Uffizi), Lucas Cranach (musée de Dresde), Zurbaran (Prado), le Parmesan (Pinacothèque de Bologne), Annibal Carrache, Nicolas Poussin ont glorifié la sainte avec un esprit imbu du paganisme de la Renaissance et une palette pétrie de toutes les somptuosités lumineuses. A cette galerie décorative, Raphaël ajouta même un écot : il peignit pour François I^{er} — qui l'offrit à sa sœur « la Marguerite des Marguerites » — un tableau de la sainte conservé au Louvre et dont une admirable réplique existe à Vienne.

Dans toutes ces œuvres occidentales, l'épisode de la victoire sur le dragon, bien qu'emprunté à la vie de Sainte Marina-la-Martyre est attribué... à Sainte Marguerite. L'éternelle confusion hagiographique subsistera désormais dans l'Art.

Par contre, Sainte Marina-la-Moniale n'a — ce me semble — point paru dans la peinture ancienne. Fait curieux, cette sainte du haut moyen âge grec, fort honorée à Constantinople, n'a pas inspiré l'art byzantin, Mais la discrétion de cette vie humble, ascétique et contemplative n'a pu enflammer la sensibilité des mosaïstes ou des fresquistes byzantins, pas plus d'ailleurs qu'elle n'a tenté quelque « primitif » flamand, italien ou français. La pauvre Moniale est éclipsée par le rayonnement de la Martyre.

Par bonheur, un savant français, M. Léonce Brossé, vient

de combler cette lacune. M. Brossé a découvert en 1926 et exploré en Syrie une grotte appelée par les indigènes *Mogharet Marina*, la grotte de Marina. Ce refuge se trouve à huit kilomètres de Tripoli, au nord du village de Qalamouïn, dans la vallée de Kanoubine (déformation du grec *Κοινοβίον*, cénobitisme) et non loin de la paisible abbaye de Belmont.

« La vallée de Kanoubine, dit M. Poujade, — ancien consul de France à Beyrouth — a été une Thébaïde : elle est parsemée de grottes, d'hermitages, de cellules taillées dans le roc. Là sont rassemblés les ossements des patriarches, là, sous cette rustique chapelle, reposent les restes de Sainte Marina(!) ». Le corps de Marina, nous l'avons vu, demeure à Venise, mais la vénération des habitants de Kanoubine ne s'embarrasse pas de scrupules historiques.

Bien mieux, M. Brossé a recueilli, de la bouche des montagnards de la région, cette variante orale qui est maintenant, dit-il, l'essentiel de la légende et la raison du culte que les mères nourricières rendent à Sainte Marina.

Chassé du monastère avec le fruit de son crime, « Marinos se réfugia dans une grotte voisine, humide et sombre. Lorsqu'elle vit que le nouveau-né était sur le point de périr, poussée par un instinct secret, la malheureuse lui offrit le sein et un miracle surprenant eut lieu : de ce sein de vierge jaillit un lait abondant. Le nourrisson grandit et devint fort mais la pauvre Marina qui ne subsistait que des déchets de pain qu'on lui jetait par charité, dépérit lentement et trépassa sans avoir jamais proféré la moindre plainte et n'ayant distrait de ses ferventes prières que le temps strictement nécessaire aux soins que réclamait l'enfant » (BROSSÉ, *Syria*, 1926).

Quoi qu'il en soit, de cette déformation locale de la légende hagiographique, la grotte de Sainte Marina est un lieu de pèlerinage très fréquenté. On y accède par un sentier en lacets car elle est perchée à 120 mètres d'altitude. Elle a

sept mètres de hauteur sur cinq de profondeur et tranche, par des tons orangés, sur le fond grisâtre des roches qui constituent la célèbre vallée de Kanoubine. Cet humble sanctuaire solitaire a cependant sa richesse : c'est l'ombre qui rêve autour des vieilles peintures anonymes dont il est orné.

Les fresques ne sont pas toutes du même âge. Les plus anciennes sont d'époque byzantine et montrent des inscriptions grecques. Elles sont fortement détériorées. Ici encore et une fois de plus, le peintre a confondu les deux saintes en attribuant à la Moniale le maillet de la Martyre.

Les fresques plus récentes sont d'époque franque et portent des onciales du XIII^e siècle. Réparties sur deux registres et divisées en huit panneaux, elles représentent huit épisodes de la vie de Sainte Marina-la-Moniale. Mais hélas ! le temps et les hommes les ont horriblement mutilées. Le registre inférieur a totalement disparu. Il ne reste plus que quatre petites fresques ou, plus exactement, quatre petits dessins coloriés narrant la prime jeunesse de la nonnette. Ce sont : la Bénédiction d'Eugénios à Marina quittant la maison pour vivre au couvent, la Tristesse du père séparé de sa fille, l'Entrée de Marinos au monastère, la Mort d'Eugénios.

Il n'y a dans ces œuvres ni fête de lumière, ni science de plastique. Mais par contre, comme nous sommes loin des mondanités et des froideurs théâtrales de la Renaissance ! Comme ce pinceau a été imprégné de sincérité, de ferveur et de délicatesse !

La *Tristesse du père* et la *Mort d'Eugénios* renferment des détails émouvants. Le plus remarquable des panneaux est celui qui représente Marinos apprenant ses lettres au monastère ANTE ABBAT IN SPEC PUERORUM (*ante ableatem, in Speculo Puerorum*, dit l'inscription, devant l'abbé, dans le *Miroir des Enfants*).

Le *Miroir des Enfants* était un ouvrage fort estimé au Moyen Âge, rédigé au début du XI^e siècle par le moine Isembard.

du monastère de Fleuri. De fait, les vieilles versions latines (IX-XI^e siècles) de la vie de Sainte Marina relatent que son père « la donna pour apprendre ses lettres au couvent ».

Ce panneau est véritablement savoureux par la naïveté de l'artiste qui transpose, sans hésitation et comme par enchantement, la jeune Grecque de Bithynie en Occident. En outre, la simplicité des expressions, le naturel des attitudes, la spontanéité du sentiment font de cette fresque une fraîche évocation de l'enfance.

Ainsi grâce à la piété d'un peintre occidental, Sainte Marina-la-Moniale n'est pas entièrement oubliée dans l'art. Elle n'a certes pas fait naître du *cycle* glorieux, à l'instar d'une Sainte Ursule, d'une Sainte Catherine, d'un Saint François ou d'un Saint Georges-le-Mégalomartyr. Son iconographie n'a pas été illustrée par un Van Eyck, un Lippi, un Giotto ou un Carpaccio. La Moniale méconnue, dont la richesse d'âme et la force de vie intérieure avaient fini par abolir le monde extérieur, propose un idéal trop haut et trop sévère pour devenir contagieux. Quels sont-ils ceux qui reconnaissent avec Platon que « la méditation est la forme la plus élevée de l'action »? Aussi Marina-la-Moniale n'est ni célèbre, ni célébrée. Elle n'a inspiré, à travers les siècles, qu'un seul artiste et celui-là même n'a pas voulu donner son nom... Mais Vinci disait avec raison que les peintres sont des poètes muets. L'artiste de la grotte de Sainte Marina serait deux fois poète car il s'est attaché à la Sainte du Silence. Il a déposé, aux pieds de cette étrange et troublante anachorète, un hommage éternel d'admiration et d'amour, ingénu et ardent comme une légende dorée.

Marina André SACOPOULO.

COURS MAINTENON

10, RUE CHAMPOLLION. — Tél. 43550

Rentrée : 11 Septembre 1944

Section anglaise : Cambridge Junior et Senior
(même pour section française)

Baccalauréat 1^{re} et 2^e parties (Philosophie)

Cours complémentaires

Toutes classes primaires C. E. P. Jardin d'enfants moderne

Anglais même pour débutantes

Littérature pour élèves libres

Arabes et autres langues vivantes

Coupe — Couture — Arts ménagers — Sociologie

PEINTURE : classe spéciale par Prof. Tawil

Culture physique

Jeux — Sports — Équipe de Basket

Roof-Garden et plage d'enfants. Cours de perfectionnement

DEMI-PENSIONNAT

Les inscriptions sont reçues de 9 h. a. m. à 1 h. p. m.
et de 4 à 6 h. p. m.



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 43576. Madame MORIN



Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} partie : A, A', B

2^e » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

x x x

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais



Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

Rentrée le mercredi 3 octobre 1944

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

L'ÉTÉ est là !...

Vous trouverez
la robe de sport
l'ensemble de plage
le maillot dont
vous rêvez...

AUX ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

BRITISH WAR SAVINGS CAMPAIGN IN EGYPT

(Affiliated to National Savings Movement in the United Kingdom)

**Savez-vous quel est le Placement Idéal
Pour vos Petites Economies ?**

C'EST LE

CERTIFICAT D'EPARGNE NATIONALE

(NATIONAL SAVINGS CERTIFICATES).

Exempts de l'impôt anglais sur le revenu.

Prix du Certificat 15 sh. (LE -,732). Vous pouvez acquérir jusqu'à 500 Certificats. Les intérêts composés, calculés au taux de 3,17 % l'an, sont ajoutés au capital. En dix ans, la valeur du Certificat augmente de 15 sh. à 20 sh. 6 p. (LE. 1.-). Les Certificats sont remboursables avant terme et en tout temps sur demande adressée au Directeur Général des Postes à Londres.



En vente dans toutes les
Principales Banques en Egypte

Pour de plus amples renseignements
adressez-vous aux sus-dites Banques.

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



INDIA

LES
MEILLEURES
MONTRES

37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427